le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL — N° 48
MARS 1959
PRIX : 50 FRANCS
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XIe
C.C.P. Paris 10.569.77
Georges VINCEY

ABONNEMENTS :
France .... 12 mois : 550 fr.
Etranger .. 6 mois : 700 fr.

Changement d'adresse
30 fr. en timbres-poste

XXIe CONGRÈS DU P.C. RUSSE

La fin d'une illusion

AU temps que Staline régnait sur le P.C. bolchévique et la Russie soviétique, la « ligne » officielle se donnait les allures d'une doctrine sociale révolutionnaire. Fonctions de l'Etat ouvrier, linguistique, matérialisme, autant de thèmes que les théoriciens du Parti interprétaient suivant les enseignements marxistes.

Cette recherche constante à adapter les « réalités objectives » du moment à la sociologie selon l'auteur du « Capital » donnait l'illusion d'un permanent souci de maintenir l'héritage fabuleux de Lénine. Et tous les sociologues staliniens du monde entier emballaient le pas, s'essayant à démontrer que la P.C.B. menait les masses russes vers le dépérissement de l'Etat, dont les seules pressions capitalistes extérieures retardaient la réalisation. Nikita Khroutchchev, n'ayant joué qu'un rôle de figurant dans la Révolution d'Octobre, produit achevé du bureaucratisme stalinien, ne s'embarrasse pas de doctrine.

Chef d'un Etat aux ressources gigantesques, il n'entend demeurer que celé et conduire sa « chère Russie » vers la suprématie mondiale. Les éternelles références au devenir du prolétariat, à l'œuvre magistrale des maîtres Marx, Engel, Lénine, qui émaillaient les interventions des orateurs aux congrès du Parti, n'ont été, au long du discours-fleuve de Khrouchtchev au XXIe Congrès, que des incidentes, dominées par un nationalisme qui donnait leur rôle éminent aux techniciens et savants, piliers de la Russie nouvelle.

Tel un vulgaire planiste bourgeois, Khrouchtchev a commenté les succès

Suite page 3

par Michel PENTHIE

MORTS EN ALGÉRIE MORTS POUR RIEN

INEXORABLEMENT, le chancre algérien empoisonne la France. Pendant qu'une presse à scandales jette en pâture à ses lecteurs les sordides règlements de comptes de l'affaire Lacaze-Walter et les divertissements en roses mineures d'un politicien désœuvré, des cercueils remontent discrètement des rives de l'Afrique du Nord vers la métropole. Des cercueils dont les infortunés occupants — ces défunts inconnus — iront enrichir de leurs noms gravés dans le marbre, le martyrologe des monuments aux Morts.

Aux Morts pour la France.
Aux Morts pour rien.

Car les clameurs hystériques des ex-amis du général De Gaulle n'empêchèront pas plus l'Algérie d'accéder à son indépendance que d'autres clameurs en d'autres temps n'ont empêché semblables dénouements au Maroc et en Tunisie.

Ben Bella et ses compagnons sont toujours en prison. Mais, invariablement, c'est toujours en de lieta que les pays colonialistes finissent par découvrir des « interlocuteurs valables ». De Gandhi à Bourguiba comme de Makarios à Mohamed, l'Histoire se renouvelle sans jamais rien apprendre aux intérêts du nationalisme, dont les rêves impériaux d'une « grande France allant de Dunkerque à Tamanrasset » relèvent d'un traitement psychiatrique.

J'ai écrit ici-même, voici trois ans et maintes fois réaffirmé que les anarchistes ne sauraient soutenir à des revendications nationalistes dont le seul résultat est d'élever de nouvelles barrières entre les peuples. Internationalistes, nous le sommes et le demeurerons. Si nous manifestons aujourd'hui notre sympathie pour le peuple algérien en lutte, ce n'est pas parce que celui-ci poursuit la sanglante chimère d'une « patrie », mais parce qu'il se dresse contre des maîtres impitoyables qui, depuis cent vingt-cinq ans, le réduisent à un esclavage dégradant.

Toutes réserves faites sur les buts poursuivis, voire même sur les moyens employés, nous serons toujours avec les esclaves contre les maîtres, avec ceux qui refusent la servitude contre ceux qui la leur imposent.

Nous pensons toujours que toute nouvelle création d'un Etat est absurde et plus encore en ce XXe siècle qu'en des temps plus anciens. Elle retarde d'autant l'évolution historique qui, sous l'aiguillon des progrès techniques, entraîne le monde vers des formes encore imprécises d'unification.

Mais, aujourd'hui, le vin est tiré, il faut le boire : ce sont les peuples occidentaux colonisateurs qui vont enseigner le culte de la Patrie aux peuples coloniaux, étouffant ainsi naître des vocations nationales là où elles n'existaient pas ou les faisant renaître là où elles étaient en sommeil. Il est trop tard pour empêcher la moisson du grain que nous avons nous-mêmes semé.

Il semble bien que, dans une certaine mesure, le général De Gaulle ait compris cette « élémentaire vérité. D'où cette navigation politique en dents de scie parmi les flots déchaînés de ses propres partisans pour leur faire admettre le contraire de ce pourquoi ils l'ont porté au pouvoir.

L'insurrection algérienne du 13 mai s'est faite au nom d'un nationalisme exacerbé. « Je vous ai compris », déclare alors De Gaulle en marchant vers le pouvoir. Puis, installé en place, il accorde à la Tunisie les concessions que ses prédécesseurs n'avaient pas osé faire, proclame son amitié pour le Sultan du Maroc, accorde une autonomie presque complète à Madagascar, une semi-autonomie aux autres territoires, laisse, à contrecœur il est vrai, la Guinée faire sécession, se refuse à la guerre à outrance, au mot magique d'intégration, flirte le général Salan, libère Messali Hadj et reconnaît implicitement à Ben Bella et à ses compagnons la qualité de prisonniers de guerre.

On comprend fort bien que, devant ces faits, l'extrême droite nationaliste se déchaîne contre le « bradeur d'Empire », que les ultras d'Algérie et de la métropole complotent presque ouvertement un nouveau 13 mai, cependant que les lieutenants du gaullisme s'interrogent avec une perplexité croissante.

Au milieu de cette confusion politique, presque sans exemple dans l'Histoire, une double question se pose : pourquoi, d'abord, qu'où De Gaulle ira-t-il et jusqu'où ses propres partisans le laisseront-ils aller ? ».

Le général-Président est, sans conteste, le maître. Son premier valet de Chambre, Debrée, peut, tout au plus, se permettre quelques écarts de langage après s'être fait conspuer à Alger. Au surplus, De Gaulle, irrité dans son orgueil par ces huées qui, par-dessus la tête d'un figurant, s'adressaient à lui, s'apprête à user de représailles en faisant expulser d'Algérie quelques dizaines d'ultras parmi les plus enragés.

Mais sur quelles perspectives peuvent déboucher ce machiavélisme à la petite semaine, ce subtile et dangereux jeu politique ? Abandonné dans sa politique algérienne par ceux-là mêmes qui le hissèrent au pouvoir, De Gaulle ne peut espérer le soutien d'une classe ouvrière qu'il a livrée, pieds et mains liés, aux fantaisies délirantes des technocrates et à la voracité des grandes banques.

Isolé aujourd'hui dans son orgueil, le général risque fort de se retrouver demain seul dans un palais désormais déserté par ses fidèles, assailli par la meute hurlante de ses ex-partisans, traîné par une police fascisante, abandonné par une armée dont il aura contribué à amplifier le rôle politique. Cela dans l'indifférence des masses populaires repliées sur elles-mêmes par des mesures antisociales.

Alors, nul ne peut prévoir ce qu'il en résultera. Dictature militaro-fasciste ? Tentative de

par Maurice FAYOLLE

(Suite page 3)

MENSUEL — N° 48
MARS 1959
PRIX : 50 FRANCS
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XIe
C.C.P. Paris 10.569.77
Georges VINCEY

ABONNEMENTS :
France .... 12 mois : 550 fr.
Etranger .. 6 mois : 700 fr.

Changement d'adresse
30 fr. en timbres-poste

Sous le signe de l'action directe

LE DRAME DU BORINAGE, EXPÉRIENCE RÉVÉLATRICE

LE drame du Borinage, qui se développe cependant que nous écrivons cet article, aura peut-être atteint son dénouement lorsque paraîtra le M. L.

Mais les questions qu'il pose ne peuvent se localiser dans l'espace et dans le temps. L'explosion a fait tomber la façade derrière laquelle à tous les étages on procède à des expériences où on dénature des systèmes.

Explosion à la fois prévisible et imprévue, effet spontané et brusque d'une cause longuement mûrie.

En janvier 1959, on apprend que la Communauté européenne charbon-acier, a été secouée en 1958 par une redoutable crise charbonnière qu'elle prévoyait, mais n'a pu prévenir. Les stocks ont atteint cinquante millions de tonnes. Et cependant les importations (surtout américaines) (1) — achats décidés pendant l'expansion, réalisés pendant la récession — se sont élevées à 31 millions de tonnes en 1958. Pour toute l'année, le chômage représente par mineur sept jours dans la Ruhr, ving et un dans le Borinage.

Le gouvernement belge publie le 9 février son plan de « reconversion » du Borinage, impliquant la fermeture d'une dizaine de puits déficitaires et entraînant le reclassement des mineurs débauchés. Cependant on avait accordé aux compagnies minières des subventions de l'ordre de 60 milliards de francs pour moderniser des installations qui comptent parmi les plus vieilles d'Europe. Crédits employés surtout à faire baisser les prix sur le marché. D'ailleurs des puits transformés étaient menacés les premiers. Les possibilités de reclassement semblent chimériques. Et les travailleurs italiens que l'on avait appelés, dont on avait encouragé l'implantation familiale, se sentent particulièrement visés par le chômage et la répression.

Il semble bien que les chefs syndicaux aient été surpris par la brusquerie de la riposte ouvrière. Le jeudi 12 février, de réunions organisées à Jemmapes, sortait un mot d'ordre de grève pour le 23 février. Mais le vendredi 13, à Mons, le mouvement d'action commune (syndicats, Parti socialiste, coopératives et mutualités) enregistrait la révolte ouvrière, la panique d'une population qui pressent « la mort économique de l'arrondissement » et décide un arrêt total le lundi 16 février.

Dès le vendredi soir, 7.000 ouvriers en grève renversaient des wagons sur les routes. Le samedi une barricade élevée avec des tambours de câblerie de 3 mètres de haut se dressait à Frameries.

Le lundi 16, la journée commencée avec 20.000 grévistes, marquée par de violentes bagarres et la fermeture des magasins, se clôturait par la menace d'une marche sur Bruxelles. C'est tout aussi spontanément que s'affirme la solidarité ouvrière, avec une ampleur extraordinaire.

Le 19 février, tous les mineurs se joignent au mouvement et l'on compte 137.000 grévistes, dans tout le pays noir. Dans le Borinage, la métallurgie, les services publics, l'enseignement et le commerce suspendent toute activité.

Faut-il cependant s'étonner d'une telle atmosphère dans un pays réputé pour ses massives organisations, aux mouvements lents, où les rebelles ne pénètrent guère ?

C'est ici la plus vieille terre industrielle et commerçante, la patrie d'élection du premier capitalisme financier, la nation qui compte en Europe le plus faible pourcentage agricole, où la population est la plus dense, un petit peuple au grand commerce de dimensions impériales.

Une fois de plus, l'Histoire déjoue ce que la chronique obscurcit. Si le réformisme — d'ailleurs relativement efficient —, le bureaucratisme et la suzeraineté politique du Parti Ouvrier caractérisent le syndicalisme belge, les mineurs du Borinage portent dans leur patrimoine imponderable des traditions de grèves explosives et violentes. Ainsi, en 1830, l'année de l'indépendance nationale, en 1848, en 1886 pour l'obtention des droits politiques. En 1932, lorsque la crise mondiale déterminait la volonté patronale de baisse des salaires, du 1er juin au 15 juillet, les mineurs du Borinage, malgré les chefs de la Centrale syndicale et du POB, déclenchent une action qui se généralise et qui, quoique « sauvage », réduit les prétentions patronales. C'est encore en 1936 le Borinage qui prolonge en Belgique les magnifiques journées ouvrières de juin. En 1932, l'action avait été menée dans la région de Charleroi par les Chevaliers du Travail, cette phalange d'opposants dont le titre évoquait les pionniers syndicalistes d'Amérique et de France.

Ces glorieuses légendes illuminent les triste horizons de ce pays noir, dont presque toute l'activité économique se centre autour des puits charbonniers, cependant que l'on entend sur la plaine « longue infiniment » de la « belle Flandre chanter dans le cent « les campanes balluticinées » et « les villes tentaculaires » du grand poète Verhaeren.

Il est vrai que la politique s'empare de cette âpre bataille, que les clientèles électorales du Borinage et de la Campine se mêlent ou s'affrontent là sous le drapeau du P.O.B. ici sous celui des Chrétiens sociaux.

Il est vrai que gouvernants d'aujourd'hui et d'hier se renvoient les reproches d'imprévoyance, que certains préparent une nationalisation qui aboutirait peut-être à une « socialisation des déficits » (2), cependant que le patronat s'efforce, par sa stratégie machiavélique, de reconstituer l'armée de réserve des chômeurs.

×

C'est sur un autre plan que nous nous plaçons. L'action directe se présente encore comme « la révélatrice » de vérités plus hautes. Dans la bataille, la solidarité ouvrière s'affirme, alors que la bureaucratie syndicale se montre incapable de concevoir, de vouloir et de réaliser une politique ouvrière européenne et internationale, dans le cadre des ensembles économiques qui se constituent par-delà les frontières des Etats.

On ne discute pas les nécessités techniques d'une adaptation du Borinage, de toute l'industrie charbonnière à l'évolution du problème du combustible, de l'énergie. Mais le respect des nécessités humaines, des valeurs humaines s'impose prédalemment et c'est aux « Unions de syndicats », représentation directe de la classe ouvrière, qu'incombe la mission de sauvegarder les droits et la dignité de tout travailleur. Si l'Homme est méprisé, alors le syndicalisme peut s'honorer du titre de « briseur de machines ». Ainsi que le disait en 1955 le professeur D. Faucher, « doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Toulouse » : « Si l'ouvrier d'usine soumis à la révolution technicienne proteste, c'est sans doute par opposition au rendement qui l'écrase ou au chômage qui le menace. C'est peut-être aussi parce qu'il sent confusément que sa personnalité est en péril et qu'il tend à ne devenir que le rouage d'une mécanique implacable ».

(1) Le charbon américain, malgré les frais du transport, bénéficie dans la Ruhr d'un prix de vente inférieur à celui du charbon indigène.

(2) Il est sans doute de stricte équité de prononcer la déchéance des compagnies minières. Les organisations ouvrières réclament une enquête sur l'utilisation par les patrons des crédits gouvernementaux.

par Roger HAGNAUER

VENDREDI 13 MARS à 20 H. 45

G^D GALA ANNUEL

DU GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
au profit de son Comité d'entraide et du « Monde Libertaire »

AU MOULIN DE LA GALETTE 77, rue Lepic

Colette RENARD

Présentation

Anne-Marie CARRIÈRE Simone CHOBILLON Les Garçons de la Rue
Martine CHANEL - Michel SELDOW - Les MACHACUMBOS
Marcel HEKIMIAN - Les TROIS-QUARTS - Brigitte SABOURAUD
et John WILLIAM

Les danses tchécoslovaques présentées par le Sokol de Paris
Les Flamencos espagnols

Allocution de Maurice JOYEUX
Régie artist. SUZY

pour retenir vos places : LIBRAIRIE du M.L. 3, rue Ternaux, Paris 11e ; au CHATEAU DES BROUILLARDS, 53 bis, rue Lamarck, Paris 18e ; à la C.N.T.E., 14, rue Ste-Marthe, Paris 10e et au MOULIN DE LA GALETTE — Prix d'entrée : 400 frs. Ouverture des portes à 20 h.

EDITO

LA faillite des partis de gauche n'est plus à établir. Leur attitude depuis les élections de 1956 suffirait, s'il en était besoin, à dépouiller le plus aveugle de ses illusions.

C'est, en grande partie, cette faillite qui a rejeté la masse dans le giron de la réaction.

Le socialisme s'est enlisé à l'Ouest dans la plus odieuse bourgeoisie, comme il a sombré à l'Est dans la pire des dictatures.

Epilogueur sur ce point serait vain. Ce qui importe, c'est de tirer un enseignement de l'histoire, si l'on ne veut pas que l'avenir ne soit qu'un perpétuel recommencement du passé.

La faillite de la gauche n'est pas un quelconque accident : le renoncement d'une individualité ou d'un groupe d'invidualités, la trahison d'un homme ou d'un cénacle d'hommes.

La faillite de la gauche, c'est la faillite du marxisme lui-même et de ses prétentions à fixer le devenir des hommes.

L'histoire fait justice de cette affirmation par laquelle la dictature du prolétariat ne serait qu'une étape vers le socialisme libertaire. l'Etat disparaissant dès que les hommes seraient assez évolués pour vivre en un monde affranchi.

Il n'était pas besoin que l'expérience russe apportât à cette theorie chère à Marx, le plus cruel démenti, pour que l'on en puisse dénoncer la double absurdité.

D'abord, il est contraire à tout esprit scientifique ou même à tout esprit d'observation, de supposer qu'un organisme d'Etat (dictatorial ou non) puisse disparaître spontanément.

Une loi biologique veut que les corps constitués comme les corps vivants, aspirent à se développer et non à s'anéantir, et plus ils sont parasitaires, comme c'est le cas des centrismes, plus est grand leur instinct de développement.

C'est le phénomène du cancer qui s'étend jusqu'à anéantir le corps dont il se nourrit. Les Etats ne sont-ils pas le cancer des peuples ?

Ensuite, déclarer que l'appareil étatique disparaîtra le jour où le peuple aura acquis sa majorité est une ineptie, car à l'inverse, c'est par la disparition des Etats que les hommes cesseront d'être mineurs.

Autant dire d'un enfant qu'on ne l'enverra à l'école que lorsqu'il saura lire.

Eh bien ! a l'heure où la faillite de tout ce qui prétendait représenter les aspirations populaires nous apparaît comme une raison de désespoir, c'est peut-être un espoir qu'il faut en ressentir.

Il faillait sans doute cette banqueroute du marxisme pour que les hommes comprennent que ce n'est pas une forme de l'autorité qui est un mal, mais que le mal est dans l'autorité sous toutes ses formes.

le ML

LE FRANC LOURD

LE qualificatif qui fait la joie des chansonniers est sûrement de M. Antoine Pinay ou d'un de ses proches collaborateurs, M. Ruef par exemple. M. Pinay est un économiste de l'école libérale. Il a corrigé ce qu'il y avait de périmé dans la doctrine au contact des récents maîtres de l'économie américaine. Il a compris par exemple, que les profits dus au seul progrès technique pouvaient et devaient, par la volonté délibérée des producteurs, être socialisés par la baisse des prix, au sens absolu du terme, baisse obtenue autrefois par le jeu de la concurrence. Il ne croit pas non plus à la fatalité de l'autarcie, cette fausse conception de l'indépendance des peuples ou des Etats qui détraque le mécanisme des échanges internationaux et aboutit à des conflits perpétuels et insolubles. Il sait que les rapports d'échange des pays doivent être, bon gré mal gré, en évolution constante, d'où sa condamnation des indexations et sa thèse du risque presentée à ses amis les patrons. Il sait aussi que toute richesse économique ne se crée que par une production bien comprise et que la monnaie par sa vertu propre n'y contribue en rien, d'où son refus à l'inflation et son idée du franc lourd, c'est-à-dire franc stable, mesure invariable de valeur des marchandises et des services.

Mais ce que nous avancions, il y a quelque temps sur les craintes que nous inspirait son arrivée au pouvoir reste entièrement valable. Ce disciple des grands bourgeois des derniers siècles, qu'on dit ici, dans sa région, honnête et de bonne volonté, pourra-t-il tenir contre le monde des appétits, des parvenus sans morale, contre une hiérarchie solidement soudée de techniciens, de juges, de militaires, d'administrateurs, d'entrepreneurs, de marchands, d'intellectuels, de politiciens, etc., issus d'une certaine Résistance qui ne trompe plus personne ? Un économiste plus fort que lui, Turgot, a échoué avant 1789. En attendant son échec ou son départ, et son remplacement par un quelconque Calonne-Chalendon, essayons de répondre à un point précis du programme de nos nouveaux princes. Pourquoi le franc lourd ? Pourquoi pas le vieux franc-or de nos pères ? Le franc-or sonnant et trébuchant qui était avant 1914, plus ou moins, bien entendu, dans toutes les poches. N'aurait-il été qu'un mythe ou l'effet d'une hallucination ?

Dans le « Progrès de Lyon », le grand quotidien du Sud-Est du 30 septembre 1959, paraissait en caractères gras, un article intitulé : « Premier bulletin de santé du franc », dont voici un extrait qui vaut — c'est le cas de le dire — son pesant d'or :

« La valeur du nouveau franc, ou « franc lourd », qui représente cent francs actuels, a été fixée sur la base de 180.0000150 milligrammes d'or fin à 900 millièmes. C'est sur cette base qu'a été calculée la parité du franc-or, en fonction du rapport au dollar, soit 4,93706, en s'arrêtant à la quinzaine décimale. »

Disons tout de suite que l'économiste distingué qui a pondu ces lignes n'a pas compris le formidable bouleversement apporté dans l'économie par les nouvelles techniques de la production, de la distribution et des moyens d'échange. Le simple bon sens, un peu de jugement suffisent pour crever ces bulles de savon qui foisonnent dans tous les domaines de l'économie et plus particulièrement dans celui de la monnaie. Dire que le franc nouveau contient, ou représente 180,0000150 milligrammes d'or est une absurdité ou une plaisanterie.

Cette manière de raisonner était juste au temps où notre système monétaire comprenait des pièces en métal (or, argent, nickel, bronze), circulant conjointement avec des billets. Ceux-ci avaient cours au même titre que la monnaie métallique et s'avéraient, du moins en principe, interchangeables par les grosses coupures. On pouvait, n'importe où, n'importe quand, échanger un papier-monnaie contre de l'or. On pouvait donc dire sans se tromper ou sans mentir que le franc contenait ou représentait telle ou telle quantité d'or.

Mais aujourd'hui, chacun sait bien que toutes les monnaies sont déliées de l'or, que l'or n'est plus qu'une marchandise comme les autres, une marchandise qui a conservé son teint de jeune fille, pourrait-on dire, mais dont la valeur réelle est en forte baisse. Cela est si vrai que depuis plus d'un demi-siècle, on ne parle plus de la couverture or de la monnaie, et aujourd'hui on parle fort dans la grande presse que les U.S.A., dans les relations commerciales avec l'U.R.S.S. exigent d'être payées en dollars et non en or. En même temps, on s'est aperçu que la monnaie sous toutes ses formes, c'est-à-dire l'argent au sens commun du mot, n'avait nul besoin d'être rattaché à quoi que ce soit, vivait très bien sans couverture ou garantie consistant par exemple en valeurs immobilières, bâtiments, terrains, etc. C'est, soit dit en passant, ce genre d'erreurs qui est à l'origine de la catastrophe financière de John Law en 1720 et de la chute des assignats pendant la Révolution.

La réalité, c'est que la valeur de l'argent ne dépend ni de sa couverture ni des contre-valeurs qu'on a bien voulu lui donner comme garantie. Quand l'argent perd de sa valeur, cela provient uniquement de l'accroissement exagéré du volume de sa circulation, que cet argent soit du papier, du métal ou de l'or le plus fin. Un ministre des finances d'Hitler, un certain docteur Fücks, sauf erreur, a dit : « La seule couverture de la monnaie, c'est le sueur du peuple ». Sous le cynisme de cette déclaration, il y a la pure vérité. N'ignore si les travailleurs allemands en ont conscience, mais n'en doutons pas, il y a la aussi toute l'exploitation du miracle allemand qui a fait du D.M. une monnaie aussi ferme que le dollar.

La conclusion à tirer de cette étude est bien simple. Je la dédie à mes camarades travailleurs de la base de toutes catégories. Que votre mengagère qui vous la donne : « La valeur du franc, c'est ce que je peux acheter avec celui que j'ai en poche ; qu'il soit en or, en cuivre ou en papier, cela m'est bien égal ».

Et encore un mot aux camarades qui tiennent aux indexations. Un instituteur que je connais bien, qui se présentait chez son percepteur, il y a soixante ans, pour toucher son salaire mensuel de 71 fr. 15 centimes, était parfois payé de cette façon : 3 louis d'or de vingt francs ; deux écus de cinq francs en argent ; 3 pièces de cinq centimes en bronze. C'était bien en francs lourds par excellence. Et bien, malgré cela, il n'arrivait pas à joindre les deux bouts et il lui fallait, pour vivre, trouver un travail supplémentaire. Imaginons qu'à cette époque, salaires et traitements aient été indexés sur l'or, c'est-à-dire avec le maximum de garantie : aujourd'hui, le traitement dont il est question ici serait d'environ 13.000 francs mensuels. Maintenant, s'il était indexé sur l'indice des prix calculé vers 1900, il s'élèverait par exemple à l'indice prix du pain à environ 20.000 francs ; à l'indice bicyclette à la somme dérisoire de 4.000 francs. Ce qui prouve que la monnaie indice est un leurre, un attrape-nigaud.

Camarades, croyez-moi, si vous tenez absolument aux indexations, la seule qui soit valable, c'est celle qui est basée sur votre force de résistance contre ceux qui vous exploitent, sur votre dignité de travailleur libre, sur votre valeur morale.

NOTRE MEETING

La mise en page de notre journal étant terminée il ne nous est pas possible de donner le compte rendu de notre réunion tenue à la Mutualité le 20 février et du boycott scandaleux de la police.

Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

INTÉGRATION

Après tout, nous pourrions leur dire, aux intégrités d'Algérie : « Les vrais intégrités, c'est nous, puisque nous sommes internationalistes, et l'internationalisme est l'intégration véritable des peuples en une seule, définitive et fraternelle humanité ».

Les vieux socialistes appelaient « grand soir » le 13 mai véritable de cette intégration-là...

Mais c'étaient, et nous sommes, des rêveurs.

Nos rêves d'intégration sociale, humaniste et universelle, bilencées !

Tandis que l'intégration des intégrités algériens, à la bonne heure ! Voilà une intégration réaliste, pratique, rationnelle !

Hélas ! Ils ne sont jamais contents, ces bons intégrités. L'un d'eux me disait l'autre jour :

— Son plan de Constantine ? Une plaisanterie. Quarante usines ? C'est minable !

— Il faut un commencement à tout, dis-je prudemment.

— Et puis... ça vient trop tard.

— Sans doute, mais... nous n'êtes intégrisie que depuis le 13 mai 1958... N'oubliez pas qu'auparavant vous étiez contre !

Mon colon me jeta un regard noir et dit d'un ton soupçonneux :

— Vous y croyez, vous, à l'intégration ?

— Autant dire que je ne crois qu'à ça ! repartis-je. Seulement...

— Seulement ?

— Moi, je prêche l'intégration... à cent pour cent.

— Bravo !

— L'intégration, intégrale !

— C'est-à-dire ?

— L'intégration géographique.

— Géographique ?

— Oui, jusqu'à Méditerranée, c'est très gênant. Il faut la supprimer. Toute cette eau sevrait bien mieux le Sahara, qu'on cherche justement à irriguer. Qu'on la déplace ! Et qu'on l'amène jusqu'à Florence est grande. Marcoule aidant, les côtes d'Algérie et les côtes de France, jusqu'à Marseille se touchent... jusqu'à ce qu'elles se collent... et finalement jusqu'à ce qu'elles s'intègrent, nom de Dieu ! L'intégration géographique... un seul pays d'un seul tenant... Dommage que à Tamanrasset en passant par Ajaccio et par Alger en chemin de fer... Voilà l'intégration, la vraie, la bonne, la seule... la mienne.

Mon intégriste ne fut pas autrement étonné de ma démagogie, car, ayant entendu maintes fois M. Lagaillarde et le docteur Lefèvre, il avait assez l'habitude. Il demanda simplement :

— Et les Baléares, qu'est-ce qu'on en fera ?

P.-V. BERTHIER.

UNITÉ SYNDICALE DANS LE SUD-OUEST

Quelques militants syndicalistes, appartenant à différentes centrales, se sont réunis, et après avoir longuement discuté, échangé leurs opinions, sont arrivés aux conclusions suivantes, qu'ils proposent à la discussion de tous les militants, de tous les travailleurs.

La classe ouvrière, même si elle n'en est pas totalement consciente, a subi une sévère défaite au cours des derniers mois. Les événements que se sont déroulés depuis le 13 mai sont trop connus de tous pour que nous nous attardions à les rappeler.

Incapable de régler ses propres contradictions dans le cadre du régime bourgeois démocratique traditionnel, la classe possédante a préféré s'en remettre à un pouvoir fort. La peur, l'incertitude, la complicité même, pour une part, de la classe ouvrière, ont permis à la droite de s'imposer, sans trop d'inquiétude sur l'immédiat, d'une contre-offensive immédiate.

Cette faiblesse de la classe ouvrière a pour origine des causes diverses, que nous essayerons de résumer :

Trop souvent, les luttes économiques ont été détournées de leurs objectifs, au profit des intérêts particuliers des partis, ce qui me correspond pas toujours, loin s'en faut, aux intérêts des travailleurs.

A des périodes différentes, les directions politiques des syndicats tentaient d'entraîner le prolétariat à l'action, ou au contraire le freinait, suivant que leurs amis politiques étaient ou n'étaient pas dans l'opposition des gouvernements en place.

Ces situations entraînent fatalement la division sur le plan syndical, et par là-même une désaffection profonde des travailleurs vis-à-vis de leurs centrales.

Ce morcellement nuit également au syndicalisme pour qu'il pose clairement devant les travailleurs, le problème de la paix ou de la guerre.

Nous affirmons que l'authentique esprit syndicaliste fait un devoir impérieux de condamner sans appel toutes les guerres, car elles violent le droit de l'homme et sont en définitive toujours payées par les travailleurs, quelle que soit soit la couleur de leur peau.

×

D'autre part, il nous paraît utile de soulever un problème presque toujours passé sous silence, mais qui, à notre avis, est une des causes essentielles de la division ouvrière :

Le développement à outrance des revendications catégorielles : la multiplication des différentes salaires — l'infinie variété des catégories —, dans une même profession, dans une même usine, puis d'usine en usine, de région à région, d'industrie à industrie, la diversité des conventions collectives, des contrats, des statuts, font que l'esprit de solidarité de classe n'est progressivement détérioré au cours des dernières années.

I. — POUR EN SORTIR

Nous pensons que deux tâches doivent être menées parallèlement et avec autant de vigueur l'une que l'autre :

1. — Défendre, améliorer nos conditions de travail, les avantages acquis, nos libertés, la paix.

Relancer fermement les actions revendicatives, les coordonner, en ayant toujours présent à l'esprit qu'il faut les généraliser pour qu'elles aboutissent.

Car ce n'est que par une action générale que les travailleurs, s'ils le désirent, renverseront la situation en leur faveur, en même temps qu'ils créeront les conditions leur permettant d'imposer les transformations des structures économiques de la société.

D'autre part, les actions généralisées limitent les possibilités de répression de la part de l'Etat.

Un mouvement général a beaucoup plus de chances d'aboutir que des actions partielles, ce qui demande, de la part de nos syndicats, le maximum d'efforts pour unifier les revendications ouvrières.

Cela nous amène à affirmer que les principes définis par la « Charte d'Amiens » au congrès confédéral de 1906 sont toujours d'actualité.

II. — PREPARER DES AUJOURD'HUI L'AVENIR

Il est indispensable qu'existe un mouvement syndical puissant, audacieux et réaliste, révolutionnaire et constructif, qui soit capable de s'opposer à toutes les aventures dictatoriales, à tous les auxiliaires suprêmes du capital, qui soit capable de lutter pour la candidature des travailleurs à la direction de la production et de la consommation.

La réalisation d'un tel mouvement dépend, bien sûr, du respect des principes fondamentaux, ainsi que les ont défini les signataires de l'appel « pour un Mouvement Syndical et Démocratique », en décembre 1957.

Ont signé cette déclaration, à titre personnel :

J. SALAMERO, P. LAMAZOUADE, G. CAVY et R. BOULET, délégués C.G.T. ; J. LAMBERT et MAURIER, délégués C.G.T.-F.O.; DELCAMPO et TRIBOY, militants C.F.T.C.

(1) Extrait de la déclaration d'un groupe de syndiqués C.G.T., C.G.T.-F.O., C.F.T.C

Tuez-les tous !

Nous recevons d'une de nos lectrices, ancienne polio, une lettre dont nous extrayons le passage suivant, qui témoigne mieux encore de la détresse serait l'affaiblir :

« *Le journal m'est bien parvenu et je l'ai trouvé plus intéressant que jamais. Mais il faudrait, comme si la politique actuelle fouettait les esprits libertaires, et comme on en serait-il autrement ? Il faudrait même souhaiter qu'il en soit de même dans toutes les couches de la société lésées par l'esprit et les mesures actuels... mais elles en ont une telle couche !*

Ce de qui les malheureux comme moi, liguées par leur situation physique et leur position sociale (à la merci de la vindicte administrative) attendraient-ils quelques secours si les syndicats, mouvements ouvriers, Droits de l'Homme, etc., restent sans réaction devant les atteintes portées à la Sécurité sociale, Fonds de Solidarité, etc., et que n'atteignent que les malheureux.

Nous sommes le 24 janvier et j'attend toujours ma mensualité d'allocations du mois de décembre (1).

J'attends toujours le réajustement de cet mêmes allocations au taux actuel : Rappelons tous jours de bénéficier du Fonds de Solidarité depuis deux ans que nous devrions en bénéficier. Je dis nous car tous les grands invalides de l'Aide Sociale de mon département sont logés à la même enseigne.

De partout me parviennent de mauvaises nouvelles concernant mes camarades. Un aveugle en sa majoration tierce personne réduite de moitié parce qu'il vit avec ses parents. Comme si des parents étaient capables pour une charge au lieu d'une aide ! Tous les prétextes sont bons pour ne pas donner du bénéfice des lois sociales les plus méritées par un état physique grave. Il ne paraît pas à l'aube me bouguent, comme moi, qu'à coup de fauteuil roulant, a eu sa majoration tierce personne réduite de moitié parce qu'elle vit avec ses vieux parents. Comme si il ne lui fait pas appel à des porteurs costauds, à des taxis, etc., pour mouvoir l'infirme et comme il ne lui fait pas refuser à la maison pour la soigner au lieu d'aller gagner quelque argent.

Bref, c'est la misère doublée d'angoisse.

Ce texte ne vous fera pas rougir de honte, Messieurs les « Thénardiers » des finances, aussi nous ne vous demandons rien... la publication un échaudoir de plus à la Villette.

C. F.

(1) Cet article devait être publié dans notre précédent numéro. Nous précisons que depuis notre correspondante a perçu sa pension.

DANS NOTRE COURRIER

Nous avons reçu, concernant notre article « De la croix de Lorraine à la croix gammée », une lettre dont voici l'essentiel :

« *En ce qui concerne la vente du timbre dans les écoles... elle est autorisée par le ministère de l'Education nationale aux côtés du timbre pour l'Ecole laïque et du timbre de sanatoriums. Mais il n'y a aucune obligation, ni aucune contrainte. Et vous savez personnellement l'utilitarisme que l'on fait des sommes récoltées soit pour l'aide aux tuberculeux, soit le reclassement des invalides, pour l'éducation sanitaire, pour la recherche scientifique, etc... La croix qui est sur le timbre n'est pas la croix de Lorraine dont elle se différencie par sa forme, mais la double croix rouge internationale, qui figure sur les timbres des 84 pays formant l'Union internationale contre la Tuberculose...* »

Nous savons que la vente des timbres est « autorisée » dans les écoles. C'est là qu'est le scandale, que dévoilait justement notre collaborateur Jacques Boyer. La pression exercée sur les directeurs, pour le moins morale, quand elle n'est pas physique, oblige les enfants à vendre les timbres, quand ils ne les paient pas eux-mêmes, par crainte de représailles ou par désir de plaire.

Ce mercantilisme, auquel sont à leur corps défendant, associés les enfants, condamne ceux qui en sont les victimes.

Nous pénsons que la solution est ailleurs. Si la tuberculose sévit si douloureusement chez les travailleurs, c'est aux conditions de vie, de travail, d'habitat qu'il faut en imputer la responsabilité. On ne combattra pas la tuberculose par des crédits mendiés. Mais par une vaste campagne qui ambitionnerait de donner à chaque travailleur un foyer convenable, des conditions de travail sains, et des moyens prophylactiques d'envergure, subventionnés — puisque les crédits sont nécessaires — par l'Etat, sans que l'on ait recours à une mendicité humiliante.

L'Etat, moins avare lorsqu'il s'agit d'équiper son armée, ou de maintenir une colonisation condamnée par le progrès, prétend ne pas avoir de crédit pour combattre la tuberculose.

Ce sont, dès lors, toujours les mêmes qui paient !

Pour ce qui est de la « double Croix Rouge », nous voulons bien admettre qu'elle est l'emblème du Comité. Mais, pure coïncidence sans doute, pourquoi cette année lui avoir donné un tel format ?

Pour faire couleur locale sans doute ?

LA REDACTION.

A NOS LECTEURS !

DES lecteurs, des sympathisants et des amis nous marquent leur étonnement de ne pas voir se poursuivre la souscription permanente.

Les camarades qui généreusement avaient pris l'engagement de nous soutenir, durant un an, par un versement mensuel dont ils avaient eux-mêmes fixé le montant sont quittes vis-à-vis de nous.

Mais il va sans dire qu'ils peuvent le renouveler ou le modifier.

La participation à la coopérative, par l'achat d'actions, n'excluit aucune autre méthode. Si nous avons recouru à celle-la, c'est pour qu'un lien plus fraterne! vous unisse à nous, pour que vous vous sentiez tous partie prenante dans la gestion de ce journal qui est un peu la chose de tous ceux qui le lisent et le soutiennent.

Depuis 1893, date à laquelle Louise Michel et Sébastien Faure assuraient la parution du «Libertaire», il a poursuivi sa tâche avec des fortunes diverses, dues aux bouleversements qui ont secoué le monde de la fin du siècle dernier à nos jours.

Aujourd'hui, le « Monde Libertaire », son héritier moral, demeure l'organe des anarchistes, des esprits libres et des hommes de cœur.

A tous ceux qui apportent leur aide à la vie de notre journal nous adressons ici l'expression de notre fraternelle reconnaissance.

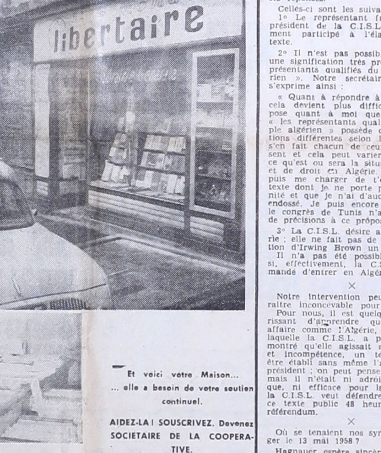
SOUSCRIPTIONS

DU « MONDE LIBERTAIRE » ET PERMANENCE

SOMMES REÇUES DU 27 JANVIER AU 23 FEVRIER

Bayadian, 1.000 ; X..., 200 ; Henriette, 200 ; Lapeyre, 5.000 ; Simier, 500 ; X..., 500 ; Lantusjoul, 200 ; Delannoy, 200 ; Séverin, 100 ; Lanion, 100 ; Roche, 100 ; X..., 100 ; Gonzalez, 500 ; Blachier, 500 ; Geslot, 1.000 ; Suzy et M. Jeyner, 2.000 ; Gr. d'Asnières, 500 ; Blin, 400 ; X..., 500 ; Perrisson, 500 ; Huybers, 600 ; Cardose, 1.000 ; Dorry, 1.000 ; Retance, 450 ; Un ancien des Temps Nouveaux, 200 ; Garcia, 500 ; Lecoq, 200 ; Papillon, 500 ; Henez, 450 ; Mathieu, 550 ; Mascil, 350 ; Richard, 450 ; Basora, 150 ; Aubert, 1.000 ; Lychenne, 450 ; Maugel, 950 ; Verbeck, 2.400 ; Verdier, 150 ; Simier 200 ; Anni, 150 ; Gilbert, 200 ; Russell, 475 ; Delpon al.000 ; Gr. St-Nazaire, 1.000.

Souscrivez ! Souscrivez ! Souscrivez !..



— Et voici votre Maison...

... elle a besoin de votre soutien continuel.

AIDEZ-LA ! SOUSCRIVEZ. Devenez SOCIETAIRE DE LA COOPERATIVE.

A PROPOS D'INTERNATIONALISME

Dans un article intitulé « **Pensons et parlons en internationalistes** », Roger Hagnauer a critiqué l'attitude de la Fédération (F.O.) des Travaux Publics et des Transports au sujet des questions posées sur l'attitude de l'U.G.T.A.F. au regard du problème algérien.

Or, cette critique fait état de textes qui n'ont pas été mis en cause, de souhaits qui n'ont jamais été exprimés, d'acclamations qui n'ont point été entendues.

Par exemple :

— Hagnauer « arrange » sa présentation quand il rapprochait des photographies du Congrès de Tunis de la Tunisie, de « réclamant la libération de détenus et le rétropol des licenciés pour faits de grèves » et qu'il fait suivre cette citation de la position fédérale.

Le lecteur qui pourrait se laisser abuser par cette présentation doit noter, qu'en aucun cas, sous aucune forme, les textes cités n'ont été mis en cause.

Seul le paragraphe parlant des « représentants qualifiés du peuple algérien » a fait l'objet d'une demande de précisions de la vice-président de la C.I.S.L., secrétaire général de la Fédération des Travaux Publics.

— Il est possible d'ironiser sur les actuels représentants algériens dits parce que la Fédération Force Ouvrière avait qu'« réclamait des élections pour la désignation des représentants authentiques du peuple algérien ».

Fort malheureusement pour la valeur de la démonstration « jamais notre Fédération n'a réclamé ... ce qu'Hagnauer lui prête d'avoir réclamé.

— Le droit d'acclamer Massu est présenté comme ayant été formellement à des militants qui ont certes d'autres soucis.

×

Il me faut répondre aux souhaits des lecteurs du « Monde libertaire » qui espèrent une interprétation moins plus syndicale de la position fédérale et au désir manifeste de Hagnauer d'une « rigoureuse introspection ».

Dans une adresse de la C.I.S.L. à l'O.N.U., il pouvait être relevé « que l'organisation internationale réclamait des négociations avec les représentants qualifiés du peuple algérien ».

Au secrétaire général de notre Confédération, vice-président de la C.I.S.L., nous avons demandé :

— quelle est la signification exacte de l'expression « les représentants qualifiés du peuple algérien » ?

— la représentant-il qui a participé à l'élaboration du texte et a-t-il été informé que celui-ci serait rendu public 48 heures avant le référendum ?

— la C.I.S.L. a-t-elle renouvelé la demande de se rendre en Algérie et la présence d'Irwing Brown est-elle toujours considérée comme un préalable ?

Ce sont des questions qui ont le droit d'être posées pour une Fédération dont la représentativité en Algérie est de premier et qui n'entend pas s'extasier sur « l'internationalisme » des organismes internationaux.

L'intérêt des questions vaut par les réponses.

Celles-ci sont les suivantes :

1° Le représentant français, vice-président de la C.I.S.L., n'a nullement participé à l'élaboration du texte.

2° Il n'est pas possible de donner une signification très précise de « représentants qualifiés du peuple algérien ». Notre secrétaire confédéral s'exprime ainsi :

« Quant à répondre à la question, cela devient plus difficile. Je suppose quant à moi que l'expression « les représentants qualifiés du peuple algérien » possède des significations différentes selon l'opinion que s'en fait chacun : ceux qui l'utilisent et cela peut varier aussi selon ce qu'en en sera la situation de fait et de droit en Algérie. Mais je ne puis me charger de l'expliquer un texte dont je ne peux pas la paternité et que je n'ai d'aucune manière endossé. Je puis encore ajouter que le congrès de Tunis n'a pas donné de précisions à ce propos. »

3° La C.I.S.L. désire aller en Algérie ; elle ne fait pas de la participation d'Irwing Brown un préalable.

Il n'a pas été possible de savoir si, effectivement, la C.S.I.L. a demandé d'entrer en Algérie.

×

Notre intervention peut donc paraître inconvenante pour Hagnauer. Pour nous, il est surtout peu utilisant d'approprier que sur une affaire comme l'Algérie, au sujet de laquelle la C.I.S.L. a plusieurs fois montré qu'elle agissait avec légèreté et incompétence, le texte pouvait être établi sans même l'avis du vice-président, on peut penser autrement, mais il n'était ni adroit, ni politique, ni efficace pour la thèse que la C.I.S.L. veut défendre, de rendre ce texte public 48 heures avant le référendum.

×

Où se tenaient nos syndiqués d'Algérie le 13 mai 1958 ?

Hagnauer espère sincèrement qu'ils ne figuraient pas parmi les bruts malfaisantes, « intégrant » les Musulmans à coups de bottes dans les fesses. Il a entière satisfaction.

Nos syndiqués ne tenirent pas du tout dans la catégorie des brutes malfaisantes sur lesquelles il est insisté.

Nous avons le grand privilège à Air-France (aéliers) d'avoir une section de 850 syndiqués dont 130 musulmans.

Le malheur, là aussi, pour la démonstration d'Hagnauer, c'est que s'il ne peut être question pour les camarades d'Air-France — qui sont tous de l'U.S.T. — de « se botter les fesses » mutuellement ; par contre, j'ai le plaisir et l'honneur de pouvoir affirmer que, de la façon dont « syndiquent » certains éléments de l'U.G.T.A.F.L.N. qui ont toutes les excuses — et les honneurs — de la C.I.S.L.

Et dans cette affaire — CELLE DE NOS SYNDIQUÉS — j'ai un certain nombre d'avantages sur l'auteur de l'article : depuis le 13 mai ayant été interrogé par nos secrétaires syndicaux d'Algérie, j'ai pu constater moi-même qu'aucun fait ne permet à Hagnauer d'avancer ses reproches.

Par contre, notre Fédération a obtenu la suppression des sous-échelles appliquées à nos camarades musulmans. Elle a obtenu, elle travaille à la réintégration complète des grévistes.

D'ailleurs, je suis persuadé qu'Hagnauer ne mettra en cause notre activité et ses résultats.

×

Le différend n'est pas là ; il est regrettable qu'Hagnauer n'ait pas compris notre intervention.

L'essentiel reste le point suivant :

En fait, la C.I.S.L., par son congrès de Tunis, n'a qu'une position : les représentants qualifiés du peuple algérien sont ceux du F.L.N.

C'est une thèse : mais encore ne faut-il pas se réfugier hypocritement derrière des formules vagues.

Notre position de véritables internationalistes était de prier, le Confédérations syndicales avait pas repoussé ces de l'unité d'autrefois Fédé. QUE LES REPRÉSENTANTS AUTHENTIQUES QUI DÉVELOPPENT ETHIE ELUS SOUS CONTROLE INTERNATIONAL.

Ce sont les méthodes employées et ce qu'elles ont coûté à l'U.G.T.A.F. pour « qu'il y ait qu'une seule catégorie de « représentants qualifiés ». Notre Fédération des Travaux Publics et des Transports a montré son souci constant de participer à la défense de tous les travailleurs — sans aucune distinction — qui lui font confiance ; elle a pu obtenir, dans des organismes internationaux, restent fidèles à un esprit internationaliste et ne se contentent pas de formules très approximatives et trahissent avec légèreté un problème si difficile.

Le Jamaïrien religieux n'est pas notre affaire. Il n'a rien à voir avec le syndicalisme.

On ne peut alternativement servir Dieu et l'autre.

Et chanter les chants de haine religieux sur l'air de « l'Internationale produit une cacophonie qui ne nous fait pas sourire.

Roger LAPEYRE,
Secrétaire général de la Fédération F.O. des Travaux Publics et des Transports.

RÉPONSE DE ROGER HAGNAUER

Est-il utile de préciser à nouveau :

1° Que je ne doute ni de la bonne foi de Lapeyre, ni de l'efficacité syndicale de sa Fédération.

2° Que je n'admets pas plus le monopole politique du F.L.N. que le monopole syndical de l'U.G.T.A. qui lui est associée.

3° Que j'admets encore moins les assassinats des militants de l'U.S.T.A. (de tendance messalienne), dont nous sommes tous solidaires.

Mon intervention sur le F. L. N. et l'U.G.T.A. m'oppose-t-elle à la direction de la Confédération Internationale des Syndicats Libres ? C'est possible et cela ne me gêne guère. Un syndicalisme à la dérive d'opter entre l'U.G.T.A. et l'U.S.T.A. il n'offre pas la vertu. Il n'encourage pas les préjugés religieux et raciaux en légitimant l'aliénation des étrangers indigènes de se grouper en syndicats, hors des tutelles européennes.

Il reste que la Fédération des Travaux Publics a reproché à la C.I.S.L. d'intervenir sur le problème algérien et d'influencer les électeurs français et algériens, lors du référendum. Ma rendance est diamétralement opposée à celle-la. Je reproche au contraire à la C.I.S.L. de respecter trop souvent les souverainetés nationales. Je la félicite de réclamer la paix en Algérie, négocier avec les représentants qualifiés du peuple algérien.

Quant à l'organisation F.O. à Alger, je lui accorde toute ma sympathie, à condition qu'elle soit représentée par le secrétaire de l'Union F.O., celui qui est intervenu au dernier Comité national confédéral. Ne s'est-il pas plaint de l'attitude du syndicalisme, lors du Comité de Salut Public, dont la dissidence fut « patronnée » par un secrétaire confédéral ? Lapeyre, qui participait au Comité national confédéral, aborera bien un post-scriptum à sa lettre afin de satisfaire notre impertinente curiosité.

P. S. — *Mon ami Roger Lapeyre, sais de ma question le caractère rhétorique. Il n'est qu'aucun de ses syndicats n'a participé aux complots du 13 mai.*

***On s'en réjouit sans réticences. Il reste à la Fédération F.O. des Travaux publics d'exiger que André Lafond et Lebourre, secrétaires confédéraux, rendent compte de leur action « personnelle » et qu'elle soit aussi énergique à cette occasion, qu'à l'égard des bonzes de la C.I.S.L.**

ACTIVITÉS des GROUPES

REGION PARISIENNE. — Permanence tous les samedis, de 15 à 19 h. 30, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL. — Réunion vendredi 6 mars, à 21 heures, au local à Montmartre. Présence indispensable de tous.

SAMEDI 21 MARS
à 18 heures
au local, à Montmartre, causerie par le camarade Maurice JOYEUX ; « **Le Syndicalisme et son Avenir** »

GROUPE ANARCHISTE DE VINCENNES. — Réunion tous les samedis, de 18 à 19 h. 30, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL. — Réunion vendredi 6 mars, à 21 heures, au local à Montmartre. Présence indispensable de tous.

SAMEDI 21 MARS
à 18 heures
au local, à Montmartre, causerie par le camarade Maurice JOYEUX ; « **Le Syndicalisme et son Avenir** »

GROUPE ANARCHISTE DE VANZETTI, PARIS (19e). — Réunion du groupe tous les vendredis, à 21 heures. Renseignements et adhésions, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

PARIS (11e). — Réunion tous les vendredis, 21 heures, 3, rue Ternaux. Renseignements et adhésions même adresse.

CHOISY-LE-ROI. — Groupe F.A.: tous les dimanches matin, de 11 h. à 12 h. Salle du Foyer des Sociétés, rue du Docteur-Roux - Choisy-le-Roi (Seine).

VERSAILLES. — Groupe « Francisco-Ferrer » : réunion du groupe le premier dimanche matin du mois.

PARIS (11e). — Réunion tous les vendredis, 21 heures, 3, rue Ternaux. Renseignements et adhésions même adresse.

CHOISY-LE-ROI. — Groupe F.A.: tous les dimanches matin, de 11 h. à 12 h. Salle du Foyer des Sociétés, rue du Docteur-Roux - Choisy-le-Roi (Seine).

VERSAILLES. — Groupe « Francisco-Ferrer » : réunion du groupe le premier dimanche matin du mois.

COMITE DE RELATIONS DE LA F.A.

Nous rappelons à tous les camarades de province, selon le vœu émis lors du Congrès de Paris, qu'ils sont invités à participer aux réunions du Comité qui ont lieu le DEUXIEME MARDI DE CHAQUE MOIS, à 21 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

BULLETIN INTERIEUR DE LA FEDERATION

Envoyer la copie à insérer au camarade Joaquim SALAMERO, 79, rue Lecourbe, Bordeaux. Commandes et fonds au camarade Aristide LAPEYRE, 44, rue de la Fusterie, à Bordeaux. C.C.P. Bordeaux 485-12.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunions tous les lundis, de 18 h. 30 à 20 heures, 12 rue Pavillon, 2e étage.

GRENOBLE. — Les camarades de Grenoble intéressés par l'action de la F.A. peuvent écrire à VERAVIS, 3, rue de Lemapes, qui les convoquera.

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE, à Commentry. — Prière de prendre contact avec le camarade Mallard boulevard Rambourg, à Commentry.

GROUPE LIBERTAIRE DE SAINTES. — Prière de prendre contact avec le camarade Georges Auzanneau, route de Marennes, à Saintes.

CARCASSONNE. — Groupe Han Ryner : Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

BEAUCAIRE - TARASCON. — S'adresser à Jean-Pierre Pascal, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Beaucaire (Gard).

VICHY. — Groupe F.A. : pour tous renseignements, s'adresser à Jean-Marc Terrenoire, jardiniste, Belle-Rive (Allier).

NANTES. — Groupe « Francisco-Ferrer » : réunion les premier et troisième lundis de chaque mois, au café des Acacias, à 20 h. 30. place Viarme.

Pour tout renseignement, écrire au camarade, Pass, avenue de la Chambaudoin, Nantes (Loire-Atlantique).

SAINT-ETIENNE. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : Réunion le deuxième samedi du mois, à 18 h. 24, rue Rouget-de-l'Isle.

SAINT-ETIENNE. — Groupe « Radar » (Vallée-du-Gier). Réunion le deuxième samedi, à 18 heures, Journaux, bibliothèque, service de librairie, Bar, 34, rue Rouget-de-l'Isle.

LE MANS. Groupe F. A. : permanence et réunions, salle de la Maison sociale, Le Mans. S'adresser au camarade Passion, 17, rue de Pierre Le Mans.

ROANNE. — Groupe F.A. : s'adresser au camarade Grélaud, 30, rue Jules-Guesde, Roanne (Loire).

STRASBOURG. — Etudiants libertaires : permanence tous les mardis de 14 à 15 heures, au restaurant « La Tête Noire », quai des Pêcheurs. Contacts et documentation.

Pour tous renseignements s'adresser à Pavolle, 9, rue de la Parotase à Strasbourg (Bas-Rhin).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque vendredi. Renseignements au siège, 3 rue Ternaux. Paris (11e).

ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif deuxième et quatrième mercredis.

LYON. — Groupe Durutti : permanence tous les samedis, de 17 à 19 heures, Café du Bon Accueil, 71 rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

LILLE. — Groupe anarchiste « La Commune libertaire », C.N.T., S.I.A., expérimentale-révolutionnaire. S'adresser à Paul DEBITER, rue Bouchier-de-Perthes, 6, Cité de la Digue Lille (Nord).

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : s'adresser à Joaquim Salamero, 79, rue Lecocq, Bordeaux.

GROUPE ANGERS-THELAZE. — Réunion débattre mercredi du mois, à 20 h. 30, au lieu habituel. Bibliothèque et librairie.

PRÈS DE NOUS

LES AMIS DE HAN RYNER
DIMANCHE 15 MARS
à 15 heures, au « Café de la Gare », 3, place Saint-Michel (accès-sol) Causerie
de ROGER MUVRIL
« La valeur sociale de l'œuvre d'Emile Guillaumin ».
Une discussion amicale suivra. Invitation cordiale aux camarades.

LES AMIS DE HAN RYNER
vous présentent une œuvre inédite de HAN RYNER :
« LE RIRE DU SAGE »
précédée de
« La sagesse qui rit »
en un seul beau volume in-16 pièces.
Tirage limité à 1.500 exemplaires numérotés. Le prix de souscription est fixé à
— 2.000 francs (exemplaires sur pur fil Lafuma) ;
— 800 francs (exemplaires sur Alfa) ;
— 600 francs (exemplaires sur Bouffant).
Le prince des conteurs fut d'abord un philosophe. La première partie de son œuvre éthique, **La Sagesse qui rit**, est épuisée. Les esprits éminents — Romain Rolland, Louis Prat, ami et continuateur de Renouvier, Bonno et bien — l'avaient salué à sa parution, voici trente ans, en termes de tendresse et d'admiration. Le rire du Sage, couronnement de l'œuvre, restait inédit... Sa précise méthode est éclairée par le rire qui est jour des forumis, celui de son grand frère Rabelais. On gardera à portée de la main ce livre, pour le méditer, pour se donner la joie de reprendre cette harmonieuse invitation au grand rire.

On peut souscrire à la Librairie du « Monde Libertaire », 3, rue Ternaux, Paris (11e).

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL. — 39, Rue de la Tour-d'Auvergne — PARIS 9e.

PERMANENCE : Tous les après-midi, sauf les dimanches et lundis de 14 h à 19 h.

COMMUNIQUE

Nous prions tous les partisites de Marseille et ceux de la région, d'assister à la réunion d'information que nous organisons le dimanche 8 mars 1959, à 10 h. précises, salle du Globe, 7, boulevard d'Athènes, Marseille.

ATTENTION !

Mardi 10 mars à 21 heures, au local de la F.A., 3, rue Ternaux, Paris-11e (métro : Oberkampf ou République).

Réunion des syndicalistes révolutionnaires, libertaires, appartenant à Force Ouvrière.

Rapporteur : **Maurice JOYEUX.**

INVITATION A TOUS DIMANCHE 15 AVRIL à 14 h. 45

Salle Etoile, 63, rue Fredevaux Paris-11e (métro : Ménilmontant)

Assistez à la grande séance d'illusionnisme et de saloon MYTRAG dans « **Fakirs, fumistes et Cie** » **6 numéros, 40 expériences.** Pakiriers, Suggestion - Magnétisme - Hypnotisme - Transmission de la pensée - Spiritisme, etc.

Avec explication rationnelle des phénomènes prétendument occultes.

ENTREE LIBRE

Séance organisée par la Libre-Pensée (Groupe Michel Servet).

Prospectus sur demande : 10, rue JEAN, B.P. 129-14, Paris (14e).

ESPERANTO. — S.A.T. Amikaro, 67, Ambroise-Croizat, Paris (20e).

Jules Vignes, Saint-Génis-Laval (Rhône), me prie d'informer les camarades que, gravement malade, il est obligé de cesser la publication de « Travailleur Libertaire » et de son supplément « La Laboriste ».

Pour le cours d'idio par correspondance, s'adresser à C. Papillon, 85, rue Petit, Paris (19e).

Camarade anarchiste, 45 ans, cherche correspondant en français ou allemand avec lectrice, idée individuelle. R. WENTZEL, 7, avenue Duveleray, Nogent-sur-Marne (Seine).

Le Directeur de la publication : Maurice LAISANT.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Impr. du Courrier du Commerce, 60, rue René-Boulanger, Paris-10e

LIBRAIRIE du "Monde Libertaire"

Afin de ne pas prendre une place trop importante, nous ne publierons dorénavant qu'un extrait de notre catalogue.

LE CATALOGUE COMPLET SERA ENVOYÉ GRATUITEMENT SUR DEMANDE.

Vous suppléerez à nous sommes en mesure de fournir tous les livres et disques se trouvant dans le commerce. Passez-nous vos commandes. Faites travailler notre Coopérative !

Très important : tous les prix indiqués s'entendent

FRANCO DE PORT

Toutes les commandes doivent être adressées au « Monde libertaire », 3, rue Ternaux, Paris (11e), et les règlements à Georges Vincey, C.C.P. 10.569-77 Paris.

Même adresse.

Pour tout envoi recommandé, ajouter 60 francs aux prix indiqués ci-dessus.

La librairie est ouverte tous les jours — sauf le dimanche — de 11 heures à 19 h. 30, sans interruption.

COLLECTION DES AUTEURS LIBERTAIRES	Prix franco
P.-V. BERTHIER	
L'Enfant des ombres	935
Mademoiselle Dictateur	935
Charl Benhomme	670
P. BESNARD :	
Le Monde Nouveau	310
Ch.-Aug. BONTEMPS :	
Le Démocrate devant l'Autorité	250
L'Homme et la Race	360
L'Homme et la Liberté	660
La Femme et la sexualité	860
R. CAVAN :	
Révolution au Paradis	510
M. DEVALDES :	
La Maternité consciente	195
Des cris sous la meule. Fleurs de guerre	138
La brute politique - La chair à canon	560
Sébastien FAURE :	
Mon communisme	480
Propos subversifs	460
L'Imposture religieuse	560
Mon opinion sud Dieu	295
L'Eglise a menti	195
La naissance et la mort des dieux	360
La fin douloureuse de Sébastien Faure	460
Jean GRAVE :	
La Société mourante et l'anarchie	245
HAN RYNER :	
L'Amour plural	260
Chère pucelle de France	260
Face au public	460
Amant ou tyran	450
Mademoiselle la vestoin	450
Jeanne d'Arc et sa mère	310
Les voyages de Psychodore	350
La Tour des peuples	350
Prenez-moi tous	310
La vie éternelle	360
Crépuscules	450
Bouche d'or, patron des pacifistes	510
J'ai nom Eliacin	410
Mort enfin	510
Le sillage parfumé	650
(Ces trois derniers livres en édition de luxe, franco 1.000)	
Les orgies sur la montagne	350
La mort de Han Ryner, par J. Maurelle	445
HEM DAY :	
Etienne de la Boétie et le Discours de la Servitude volontaire	360
Elisée Reclus, savant et anarchiste	300
Bible de l'objecteur de conscience et de raison	360
W. Godwin, philosophe de la justice et de la liberté	285
Maurice JOYEUX :	
Le Consulat Polonais	680
G. de LACAZE-DUTHIERS :	
C'était en 1900, ou les faiseurs de la belle époque	935
Visages de ce temps	935
La torture à travers les âges	345
Louis LECOIN :	
Du prison en prison	410
G. LEVAL :	
L'indispensable révolution	350
A. PATORNI :	
La Rose de Saint-Just	845
F. PLANCHE :	
La vie ardente de Louise Michel	260
PROUDHON :	
Du principe fédératif	435
De la Justice dans l'ordre dans l'humanité, au principe d'organisation politique	1.170
Avertissement aux propriétaires.	1.170
Le droit au travail. Le droit de propriété	1.170
Du principe de l'Art. La Pornocratie	1.170
La Révolution Sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre	1.140
Idées générales de la Révolution au XIXe siècle	1.170
Contradictions Politiques (Les démocrates assermentés - Lettre aux ouvriers - Les traitées de 1815	1.140
Philosophie du Progrès - La justice poursuivie par l'Eglise	+1.140
De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise	
T. I	1.170
T. II	1.170
T. III	1.170
T. IV	1.470
CONTRADICTIONS ECONOMIQUES :	
Philosophie de la Misère :	
T. I	1.470
T. II	1.470
Confessions d'un Révolutionnaire.	1.170
Paul RASSINIER :	
Candasso	830
Le Parlement aux mains des bandoques - Les Preuves - Epilogue	410
Le mensonge d'Ulysse	1.000
STIRNER :	
L'Unique et sa Propriété	750
VOLINE :	
La Révolution inconnue	435

En vente à notre librairie

DANIEL MOTHE

JOURNAL D'UN OUVRIER

1956-1958

Prix franco : 555 francs

TITRES EPUISES	
C'était en 1900.	
La torture à travers les âges, de LACAZE-DUTHIERS.	
L'Homme sans degme, M. GUIGNARD.	
SUPPLEMENT AU CATALOGUE GENERAL	
LES VERGNAS :	
Jésus-Christ a-t-il existé ?	960
G. ARNAUD :	
Marchal P.	945
A

DU CLIMAT HUMAIN

PYTHAGORE, bien avant J.-C., concevait le bonheur suprême (la harmonie de l'âme) dans la contemplation de l'harmonie des rythmes de l'univers. Il fondait un groupement dont les membres prenaient l'obligation de pratiquer la communauté des biens dans l'espoir d'atteindre par l'amour et la connaissance, l'équilibre de la vie intérieure, c'est-à-dire l'accord avec l'harmonie du monde extérieur. Empédocle à son tour cherchait à inviter que à ses adeptes le principe de l'unité de tout ce qui est vivant et raviver la sympathie avec la nature. Il voua sa vie à combattre les maux issus des bas instincts comme la haine et la cruauté. Il assuma le rôle de convertir les Grecs à ses idées humaines et il les exhorta à adhérer à la société d'amis « des Pythagoriciens.

Evidemment, le règne de l'amour fraternel exigeait la réforme de l'édifice social et la suppression de la propriété individuelle. Rationaliste à outrance, il osa expliquer les instincts religieux à l'aide de la science, nombre de croyants et aussi des pythagoriciens s'écartèrent de lui le considérant comme ayant trahi leurs secrets.

Si les mortels semblaient à Empédocle être des dieux déchus et punis, la terre par contre lui apparaît comme une sombre caverne, une prairie du malheur, demeure du meurtre et de la bestialité.

Hillel et Jésus, défendirent, par la suite, un système organique communautaire où l'indépendance est impossible.

Du temps de Jésus et après sa mort, pendant les âges qui devinrent de plus en plus sombres, jusqu'au point culminant de l'obscurité, de la nuit commerciale du XIXe siècle, après l'aube brève et fausse de la Réforme — Un fait est certain, écrit Bernard Shaw, qu'on ne pouvait rendre les hommes meilleurs par un acte du Parlement. On ne pouvait même d'aucune façon, les rendre bons. Quant aux enseignements du Christ, ils n'ont jamais rencontré de jalousement venant de l'esprit de justice personnelle et des sources du cœur même si nécessaire à réanimer avec ardeur de nouvelles conceptions sur la vie en communauté.

Ainsi la fraternité humaine est une illusion. La loi et la justice ne sont que des formes de la force et de la contrainte. L'inégalité de fortune fait régner une lourde injustice entre les classes sociales. La stabilité sociale dépend toujours d'une minorité qui accapare tous les avantages, minorité dont les membres sont liés par une égalité de fortune.

La perfection chez les hommes ne peut consister qu'à remplir un nombre bien delimité d'idées que le groupement a pris soin de définir. L'homme n'a presque rien su reconstruire dans l'ordre spirituel, ni édifier des mœurs, ni des lois, ni une économie qui fussent en accord avec sa force de conquête, avec ses immenses puissances sur le monde ambiant. En vain cherche-t-on une esthétique ou une définition. Sa civilisation stériliserait-elle les races ? La nourriture et la sexualité innocemment satisfaites l'esprit de l'homme moderne et non la conscience et la liberté. Ainsi l'humanité ne sera pas différente de ce qu'elle fut jusqu'à l'heure actuelle et ne changera aucune surprenante. Il ne peut intervenir au cours de l'évolution du temps. La civilisation n'étant que la cristallisation d'une pluralité de philosophie, d'esthétique et de contradictoires qui coexistent et s'y tempèrent les unes les autres brièvement. Car la philosophie est maintenant tout autre chose qu'un système de propositions vraies, c'est un point de vue sur le monde, un jugement individuel et souvent erroné sur la valeur du monde. Or, en veut certes une réconciliation avec les dieux, mais il ne nous faut pas des dieux tout faits, nous voulons des dieux en développe et comme le veut Strindberg, à la hauteur du temps. La civilisation n'étant que l'idée de mesure dans toute chose.

Dans l'horreur que nous cause la violence, dans l'angoisse, dans le monde où la bureaucratie réduit tout en poussière, où les masses désintégrées sont réduites à l'état de matériel par le dirigisme-transformation qui adorent les mots trompeurs de communauté, de sacrifice, de salut — dans ce monde, où retrouver, se demande Jaspers, la place de l'individu, l'espace pour sa liberté intérieure et sa formation personnelle, pour une communauté réelle, où les hommes puissent connaître l'amour, l'amitié, se sentir citoyens du monde. Faut-il reconnaître là la crise des choses de l'esprit à la base du malaise actuel ?

Jamais l'humanité n'a réuni tant de puissance extérieure qui ne fait d'ailleurs que s'accroître et tant de misère morale et tant d'inquiétude. Ainsi le grand problème à l'ordre du jour serait l'intégration de l'homme par la société dans les droits qu'il tient de sa nature et qui lui permettent de vivre dans une mesure suffisante, car l'homme de notre temps aime l'action plus que le plaisir, l'action réglée et discipline plus que toute autre action et l'action pour la justice par-dessus tout. La seule vérité qui témoigne d'une identité universelle est celle qui augmente l'humanité de l'homme envers ses semblables. Faire de la vie ce bien dont parle Spinoza, capable de se communiquer. Parce que l'homme ne vit vraiment que s'il peut gagner une joie et une liberté plus grandes et trouver un sens raisonnable à sa vie. Seulement au sein de cette pensée universelle, dégagée de tous les préjugés étroits, pourra se créer le vrai climat de vie pour l'homme et pour la pensée humaine.

par le Dr H. HERSCOVICI

TRAVERS LE MONDE LIBERTAIRE

JAPON

Le mouvement pour la Paix et la démocratie (W.R.I.) a entrepris une marche de 1.000 km. qui aît lieu du 20 juin au 11 août dernier entre Hiroshima et Tokyo.

Ce qui suit donnera la mesure de cette manifestation.

Sur leur passage les marcheurs trouvent des manifestations de aide.

Les pancartes sont significatives : « Hommes, femmes, enfants, vieillards, participez à la marche même un jour, même une heure ».

Un dimanche matin, sur la route une colonne de tanks veut passer, mais se décide à bifurquer, préférant ne pas affronter une troupe aussi décidée.

En Novembre à la ville de Nagoya deux cents personnes se joignent au cortège formé d'hommes venus de tous les milieux.

Dans chaque ville les manifestants collent des affiches, distribuent des tracts.

A Himeji la nuit tombe, les habitants hébergent et nourrissent les participants. Le lendemain matin 200 syndicalistes les accompagnent jusqu'à la fin des faubourgs.

A Kakogana 30 personnes grossissent le défilé.

A Akashi tous les habitants sont présents pour applaudir les manifestants.

Le drapeau noir des anarchistes japonais flotte à côté celui de la W.R.I. ils iront ensemble jusqu'à Tokyo. Le drapeau rouge des communistes est là aussi.

A Kobe, 50 étudiants et 2.000 enseignants se joignent aux marchands.

A Nichinomiya un groupe de bonzes s'y ajoute qui poursuivent plus qu'à Tokyo en tapant sur des tambourins.

Les anarchistes (dont beaucoup sont étudiants) furent toujours en tête de ce défilé.

A Osaka un meeting est improvisé dans un parc.

Les boutiques et les fabriques arborent sur leurs façades : « Bienvenue à la marche des 1.000 kilomètres ».

Les journalistes assiègent, photographient et enquêtent, tandis que les ouvriers applaudissent et distribuent : fruits, rafraîchissements, chaussures et linge.

A Kioto les représentants du Pérou, d'Allemagne occidentale et de Hollande se mêlent au cortège.

La marche se termine à Tokyo au pied du mont Fuji éternellement enneigé et symbole du Japon.

Les anarchistes ont entrepris cette marche pour participer à un mouvement pour la Paix, dont ils voulaient faire une manifestation populaire.

Si vous le pouvez, envoyez votre aide en faveur de la marche pour la Paix.

YU-HO.

Extrait du Drapeau Noir traduit de l'Esperanto par NATSH.

L'ORGANISATION ET L'ANARCHISME

Nous avons reçu de notre camarade John Gill, animateur du mouvement anarchiste de Grande-Bretagne, un article sur les perspectives de l'anarchisme, que nous nous faisons un plaisir de publier, avec l'espoir qu'elle serve de base de discussion à notre prochain congrès national.

LE problème de l'organisation surgit continuellement dans les milieux anarchistes parce que, pour aussi longtemps qu'on n'y fera aucun confiance totale à l'esprit et qu'on continuera de se préoccuper des pouvoirs qui exploitent la société et asservissent l'individu, l'organisation se présentera comme la condition essentielle dont toute victoire durable et de toute résistance efficace. Le découragement qui saisit, et souvent nous enlève, tant de camarades, vient en très grande partie du fait que des hommes avec d'autres idées et d'autres intérêts que les nôtres se sont rendus formidables grâce à un agrandissement et à un perfectionnement continus de leurs organisations tandis que nous restons aussi désemparés que jamais.

Il y a des anarchistes qui s'opposent à toute forme d'organisation, car pour eux organisation et contrainte ne font qu'un. D'autres refusent l'organisation mais acceptent l'association qui, quoique laissée au gré des membres et du hasard, ne causerait jamais rien de fâcheux, Dieu sait par qu'il miracle d'innocence ou d'harmonie préétablie. La plupart cependant, si je ne me trompe, sont pour l'organisation, pourvu que (soyons francs) elle leur permette d'y jouer un rôle important, et que (soyons généreux) ils puissent continuer à s'appeler anarchistes en toute honnêteté.

On pourrait avoir un Etat, un gouvernement, un parti ou une église anarchiste, comme il y en a de tant d'autres espèces, s'il n'y avait pas incompatibilités entre l'anarchisme et la constitution en parti, Etat, église ou gouvernement. Mais de même qu'aucun de ceux-ci ne saurait être anarchiste, même s'il devait un jour s'en donner le nom, de même des anarchistes pourraient s'organiser en parti, église, etc., tout en n'appelant pas ces formes d'organisation par leur nom. Il convient donc de juger toujours des noms par ce qu'ils veulent dire et des choses par ce qu'elles sont. Il ne faut pas être bigots au point de considérer sacré tout ce qui porte le nom d'anarchisme ni jeter l'anathème sur tout ce qui se présente sous un autre nom.

Aussi, ayant condamné à priori l'Etat, le gouvernement, l'église et le parti, il est ordinaire de négliger l'étude de leurs modifications de structure de buts et de mouvement, aussi bien que de leurs imaginations qui se trempent aussi dans l'équivoque, et de l'équivoque à la mauvaise foi il n'y a qu'un pas. On n'est pas loin de tromper les autres quand on se trompe soi-même. On connaît assez bien tout ce qu'il y a de pourri et de sinistre dans l'organisation d'un parti politique ; mais n'y a-t-il rien, absolument rien, dans cette organisation, dont les anarchistes pourraient profiter ? Une réponse à cette question, objective et basée sur des faits, est celle qui décrirait fidèlement et sans employer un seul terme émotif ou préjudiciable, l'organisation d'un parti quelconque et celle de la F.A.I. espagnol.

Nous avons quelque chose à apprendre en matière d'organisation, de ceux qui ne sont pas nos amis. Cela ne veut pas dire que nous devons les imiter, ou que nous souffrons d'une « envie » de jouer un tyrannique. Mais nous pouvons tirer une leçon d'organisation soucieuse de l'efficacité pratique immédiate en même temps que respectueuse des principes anarchistes.

Qu'il y ait un politbureau qui donne des directives à un comité central, qui en donne à des comités régionaux, qui en donnent à des comités locaux, etc., est chose que l'anarchisme condamne parce que commandeurs et exécutants n'y sont pas les mêmes personnes. Si les fonctions d'un politbureau et celles d'une cellule d'atelier, d'une brigade de choc ou de n'importe quel groupe d'action se trouvaient dans les mêmes personnes, il n'y aurait pas de quoi prendre ombrage. Par contre, il n'est point nécessaire, quoique peut-être désirable, que chacun fasse un peu de tout. La spécialisation, d'un point de vue organisationnel, ne manque pas d'avantages. La seule qui soit irréductiblement contraire à l'anarchisme est la spécialisation du commandement et de l'obéissance.

Prendre des décisions qui affectent autrui demandent un certain courage qui diffère de celui d'agir selon des décisions prises auparavant. Ces deux courages ne se trouvent pas souvent et pour longtemps réunis. De là on tire des conclusions sur la nécessité d'une division entre dirigeants et dirigés, division fort réelle en presque toutes les organisations et dans toutes les sociétés d'une certaine complexité, mais que les anarchistes ne peuvent accepter comme fatale et sans remède sans cesser d'être ce qu'ils sont. Une organisation anarchiste de plusieurs millions de militants est évidemment utopique, mais une organisation anarchiste de quelques milliers de militants environnés de quelques millions de sympathisants n'est pas si utopique que cela.

Etant donné que les anarchistes sont aujourd'hui peu nombreux, force est à chaque groupe de militants soit petit. Il doit aussi le rester, s'il veut éviter le décalage entre décision et exécution. La force du mouvement anarchiste réside pourtant dans le nombre et dans la densité de ces groupes plutôt que dans leurs dimensions. Ces groupes peuvent se tenir en rapport s'ils le désirent, et toute aide de l'un à l'autre peut être librement demandée et acceptée. Il ne saurait jamais être question cependant de l'exiger, et chaque groupe, pour demeurer libre, doit avoir le droit de la refuser. Il ne faut rien exiger des autres au nom de l'anarchisme sous peine de le transformer en esclavage moral. On n'est tenu, en conscience, qu'à des engagements librement consentis pour des tâches spécifiques et pourvu qu'on n'y ait pas renoncé dans de circonstances imprévu.

Autant de groupes, autant d'organisations. Il est clair que ce pluralisme rend difficile une action concertée telle qu'elle peut être requise, dans des moments de convulsion violente de la société ou sous l'attaque d'une autre organisation, centralisée, bien outillée et bien armée. Rien qu'un accord général sur des principes-base, et une ferme volonté de résistance et de survivance peut transformer la faiblesse de petites organisations autonomes et éparpillées en force capable de faire face à un assaut totalitaire. Ou la densité des groupes serait grande, dans les villes, dans les usines monstres, dans telle ou telle branche de la production, des transports ou de l'administration, une unité d'action pourrait être assurée du jour au lendemain sans accord de principes préalable, mais sous la dictée d'un commun intérêt.

Il n'y a aucun danger de subordination ou de centralisation en ce que des groupes différents ou, plutôt, des individus appartenant à des groupes différents, s'unissent dans certaines tâches communes comme la vente ou la distribution d'un journal, une série de cours ou de conférences, l'organisation d'une grève, une démonstration publique, une campagne de résistance, etc. Mais il est préférable que les tendances d'organisation d'un mouvement anarchiste soient centrifuges plutôt que centripètes. Encore, ces notions empruntées à la physique présument l'existence d'un centre qui n'est pas. Mieux vaut nous servir d'une analogie biologique. Comme le plus grand nombre des cellules se reproduisent par un processus de division ou de bourgeonnement, ainsi chaque groupe de militants anarchistes, ayant atteint un certain degré de croissance, devrait se diviser en deux ou plusieurs groupes, ou bien détacher certains de ses membres pour que chaque nouvelle unité croisse ensuite par l'assimilation de nouveaux camarades. L'effort des militants devrait donc être tourné surtout vers le dehors, non pas vers ses camarades, mais vers ceux qui ne sont pas anarchistes. Rien que de cette façon réussiront-ils à étendre le réseau de leurs activités et à avoir de l'influence sur la société qui est la source de leurs réactions anarchistes.

Il est triste cependant de constater que, en ce moment, les anarchistes sont en retraite, qu'ils évitent en général la confrontation directe de leurs idées et de leurs attitudes avec les développements de la pensée et de la sensibilité modernes. Doctrine de fraternité, l'anarchisme se trouve partout en étranger ; il n'inspire ni l'espoir ni la confiance. Aussi, comme le Congrès de Londres vient de le prouver, des anarchistes de plusieurs pays ont senti le besoin de se serrer de près pour se sentir chacun moins isolé, pour se réconforter et reprendre haleine. Ils y ont soutenu la convocation d'autres congrès, mais le devoir leur incombe d'éviter que les congrès deviennent des centres d'attraction et de chercher au contraire que des lumières et des énergies nouvelles en irradient.

Le 17 janvier 1959.

par John GILL

CONGRÈS DU P. C. RUSSE

(Suite de la page 1)

de la production soviétique, la comparant à celle des U.S.A. qu'il espère bientôt surpasser. La forte proportion de savants présents au Congrès et la large publicité donnée à leurs interventions indiquent très clairement que la phraséologie révolutionnaire a fait son temps en U.R.S.S. L'avenir appartient aux technocrates. La mutation de la classe dominante n'est évidemment pas sans signification profonde sur les rapports sociaux en U.R.S.S. Le Parti et la bureaucratie qu'il engendrait n'ont plus le rôle prépondérant qu'ils connurent sous Staline. On l'a vu, à propos du groupe « anti-parti », que le N° 1 soviétique a condamné du bout des lèvres, comme pour satisfaire les cadres du Parti. Si Béria avait été maître des polices, les « comploteurs » du groupe anti-parti eussent été expédiés de l'autre côté du rideau de nuages. Aujourd'hui ils sont sanctionnés par des mesures administratives. Le fait est important et tend à prouver que la terreur stalinienne a terminé sa carrière. Est-ce dû à la pression des masses, hostiles à l'ancien régime totalitaire, ou à la manœuvre du Premier russe ? Dans un cas comme dans l'autre, apparaît la nécessité d'une refonte du système de gouvernement. Plus que jamais, par les ambitions du Plan de sept ans, le concours des masses est nécessaire. Staline prématuré le paradis terrestre en faisant rêver l'Enfer. Khrouchtchev, plus objectif, promet la Lune et plus de beurre sur la pain. Ainsi les notions de productivité, d'expansion économique, de conquête de l'Espace, que les théoriciens du communisme présentaient comme étant l'apanage des économistes bourgeois, sont la clé de voûte de la doctrine définie au XXIe Congrès. Evolution que n'avaient pas prévue les penseurs barbus.

Quarante années de faillite, qui démontrent que la Révolution reste à faire.

Michel PENTHIÉ.

FOURMILLANTE PLANÈTE

CETTE fois, l'O.N.U. devient sérieuse, elle nous fait parler des choses sérieuses, elle nous fait faire des sociétés siégeant à Genève, un rapport démographique inquiétant surtout pour les pays sous-développés, puisque la dixième session de la commission de la population va y être entièrement consacrée.

— 90 millions de terriens sont nés depuis deux ans. D'ici l'An 2.000, nous allons être six milliards. Pauvres de nous. Il est temps, temps d'organiser notre sphère, sinon grâce à la conjonction « de Vénus et de Mars » nous allons sauter, à moins que les algues marines fournissent notre substance.

Mme Louise Weiss qui se chasse politiquement à droite, a jeté lundi 9 février, un angoissant cri d'alarme à l'Académie des Sciences morales et politiques : suite à son voyage-enquête en Chine et au Japon.

La femme de lettres-conférencière est très pessimiste sur l'avenir humain ; à cause de la vague de haine qui monte en Extrême-Orient contre l'Occident. « L'Univers est menacé de son propre pullulement », précise-t-elle ?

Mme Weiss rejoint par sa communication à l'Académie des Sciences morales et politiques la doctoresse Lagroua Weill-Hallé qui a mené campagne avec le docteur Pierquin pour le contrôle des naissances.

La surpopulation n'est pas un mythe ; alors un petit effort pour convaincre l'opinion publique mondiale qu'elle doit penser, agir et créer à l'échelle humaine.

Autrement nous allons périr de notre stupidité nationaliste entre des fusées interplanétaires.

Le Terrien Libertaire.

MORTS POUR RIEN

(Suite de la page 1)

putsch communiste ? Intervention des troupes d'occupation américaines.

Ce qui est certain, c'est que la situation se dégrade jour après jour et que le général use rapidement son capital de popularité par ses alternoiements et son refus de définir une politique cohérente.

Ce qui est certain, c'est que la capitulation honteuse du 13 mai n'aura servi à rien d'autre qu'à reculer de quelques mois l'épreuve de force qui, sans doute, à la rendre plus dramatique.

Ce qui est certain, c'est que les jeunes Français qui tombent en Algérie meurent pour rien, inutilement sacrifiés au double et contradictoire mythe d'une impossible « Algérie française » et d'une « Communauté » dont un avenir proche verra s'effondrer les artificielles structures.

Après, il restera, si faire se peut encore, à réaliser ce par quoi on aurait dû commencer : une association de peuples libres et égaux, dont les frontières s'évanouiront naturellement au sein d'une République universelle.

Mais cela ne pourra être l'œuvre que des peuples eux-mêmes — non d'un « homme providentiel ».

Maurice FAYOLLE.

UN REPORTAGE DE Marc PRÉVOTEL

DE NEW YORK A LOS ANGELES...

V. - LES SYNDICATS ET LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

NOUS avons suivi l'éclosion et le développement du syndicalisme américain à travers plus d'un siècle de vicissitudes économiques, idéologiques, politiques et guerrières (1). Aujourd'hui le mouvement ouvrier est adulte, c'est du moins ce que prétendent les employeurs et le gouvernement quand ils veulent le pénaliser, et dispose de finances importantes. Quelles sont ses luttes actuelles et les raisons de ses luttes ?

Roosevelt au secours des syndicats

Elu à la présidence des Etats-Unis en 1932 par un de ces revirements d'opinion prévisibles lorsque rien ne va plus, Franklin D. Roosevelt estima avec ses collaborateurs que les syndicats pourraient être un des instruments aptes à revigorer l'économie américaine. D'autres mesures étaient certes nécessaires, mais les organisations ouvrières se montraient capables d'aider à élever le pouvoir d'achat de leurs adhérents cela amorcerait une reprise de la consommation sans trop empiéter le domaine sacro-saint d'économie libérale alors que les adversaires du président prétendaient déjà voir le spectre du socialisme dans la TVA (« Tennessee Valley Authority » : plan de mise en valeur de la vallée du Tennessee, finance et administré par le gouvernement fédéral) et autres innovations du « New Deal » (2).

Voté en 1933 le « National Industrial Recovery Act » reconnaissait pour la première fois le droit des employés à se grouper en syndicats et à discuter collectivement par l'intermédiaire de leurs représentants. Cette loi fut déclarée inconstitutionnelle par la Cour Suprême en 1935, mais la même année la Loi Wagner (National Labor Relations Act) protégeait encore plus fermement les droits des employés et de leurs représentants. Elle fut déclarée constitutionnelle par la Cour Suprême, sous la pression du gouvernement.

Des syndicats d'ouvriers d'industries

Depuis plus de cinquante ans la syndicalisation dans les industries subissait des fortunes diverses, ayant eu une période florissante aux beaux jours de l'IWW. Des syndicats apparaissaient, tenaient quelques mois ou quelques années, puis disparaissaient. A partir de 1933-34 l'AFL sentit qu'il était nécessaire d'envisager pour les grands ensembles industriels une autre structure que le syndicat de métier et laissa la bride sur le cou aux militants organisateurs. Tout de suite, lorsqu'il s'agit de syndiquer une usine déterminée, ces derniers empiètent sur les droits acquis par un syndicat de métier de l'AFL auquel adhérait déjà une petite partie d'ouvriers qualifiés de cette usine. Les embryons de syndicats industriels s'étaient réunis, au sein de l'AFL, dans le « Committee for Industrial Organisation ». En janvier 1936 le Bureau Exécutif leur ordonna de dissoudre le Comité. Ils refusèrent et continuèrent l'organisation. Ils furent exclus en mai 38 et fondèrent en novembre de la même année le « Congress of Industrial Organizations », gardant les même initiales (CIO), comme John L. Lewis devint le premier président.

Malgré la scission les effectifs doublèrent presque entre 35 et 37. Puis il y eut de nouveau la guerre, un autre NWLB et une autre lune de miel entre gouvernement, patrons et syndicats pour le plus grand bien de la patrie américaine. Le nombre des syndiqués monta jusqu'à 11 millions, mais comme vingt-cinq mois de lune de miel dura ce que durèrent les hostilités. Le retour à une économie de paix n'eut pourtant pas les mêmes conséquences qu'en 1920 car maintenant les organisations syndicales étaient beaucoup plus solidement enracinées. D'autre part le gouvernement américain ne libéra les effectifs que par tranches pour ne pas jeter brutalement sur le marché du travail plusieurs millions de démobilisés.

Les buts

Aucun mouvement révolutionnaire n'a actuellement d'influence sur la vie américaine. Bien sûr le gouvernement fédéral et les gouvernements locaux se sont employés à les détruire, mais indéniablement avec la complicité de l'énorme majorité de la population qui se désintéresse de tout ce qui n'est pas lié à son bien-être immédiat. Et cette attitude est amplifiée par l'existence d'un niveau de vie très élevé en moyenne. On pense qu'on a plus à perdre qu'à gagner en changeant radicalement les structures de la société et le dynamisme économique qui est compensé par une sclérose intellectuelle et morale.

Aussi cette manière de voir ne permet aux mouvements révolutionnaires d'attirer une petite partie de la masse qu'en période de crise. Elle a permis de même au parti communiste de jouer un rôle assez important entre 1930 et 1940. Actuellement il est tombé autant que les mouvements de gauche et son fantôme ne sert qu'à consolider les propos démagogiques de politiciens qui cherchent à abattre un adversaire plus libéral.

Donc les syndiqués américains sont en mass partisans des buts et des méthodes proposés par Samuel Gompers et ses disciples il y a bientôt cent ans. Le syndiqué est un citoyen américain comme les autres, qui écoute la prière « Dieu bénisse l'Amérique » au début de chaque réunion de sa section, lorsqu'il y assiste. Il demande à son syndicat de lui garantir son salaire actuel, de lui en obtenir un meilleur, de le préserver au maximum de la fatigue, des conséquences de la maladie, de l'accident et de la vieillesse et des abus de pouvoir de ses supérieurs.

Les méthodes

Une section syndicale fondée dans une usine, un atelier ou une agglomération essaye, en général d'être reconnue par le ou les employeurs. Et souvent la première grève menée par une section nouvelle a ce seul but : s'imposer au patron lorsque celui-ci ne veut rien entendre. Il arrive que la grève échoue et dans ce cas presque tout espoir de syndicalisation est perdu pour plusieurs années. Au cours de la deuxième étape les représentants du syndicat et de la compagnie discutent une convention collective à temps, plus ou moins intéressante pour les travailleurs suivant les forces respectives de la compagnie et du syndicat, la prospérité de l'industrie, les conventions déjà passées avec d'autres compagnies dans la même industrie. Chaque renouvellement de contrat permet théoriquement aux deux parties de tout remettre en question (même la reconnaissance du syndicat), les délégués ouvriers essayant de faire accepter (ou d'imposer en menaçant de faire grève) des améliorations du contrat précédent. Chaque contrat contient une clause « no stike, no lock-out » (pas de grève, pas de lock-out). Des commissions paritaires d'études des réclamations individuelles et une procédure d'arbitrage, indépendantes du gouvernement sont prévues.

Les syndicats sont peu partisans des lois sociales pour deux raisons principales : étant donné l'état d'esprit du syndiqué moyen ils veulent être les responsables au moins apparents de l'augmentation de bien-être des travailleurs, d'autre part ils ont moins de « sympathisants » dans les parlements que n'en ont les compagnies. Ils appuieront cependant les lois sociales minimum : salaire minimum, des conditions minum, allocation chômage minimum, se réservant de faire augmenter substantiellement, par des actions au niveau de l'entreprise, la part de leurs adhérents seulement.

La loi Taft-Hartley

La loi Wagner faisait la partie belle aux organisations syndicales en leur développées : reconnaissance légale, et surtout légalisation du « closed-shop », c'est-à-dire de l'embauchage par les syndicats. Après la guerre la propagande anti-syndicale reprit de l'ampleur, on monta en épingle quelques abus réels dont s'était ému l'opinion publique et le parlement fédéral amenda la loi Wagner par la loi Taft-Hartley en 1947, malgré le véto du président Truman. Le « closed-shop » est désormais interdit, l' « union-shop » est autorisé (l'employeur a le privilège de n'embaucher que le nouvel arrivant doit payer sa cotisation, au bout d'un certain délai, à la section syndicale... s'il y en a une dans l'entreprise, évidemment), mais les différents Etats ont le droit de discuter des lois interdisant même l'« union-shop », lois dites de « droit au travail » (right to work » laws).

Signalons accessoirement : 1) que les syndicats « communes par des communistes » (communists dominated) ne peuvent pas bénéficier des avantages de la loi Taft-Hartley, mais ils trouvent la difficulté en se faisant représenter chaque fois par un des leurs qui n'est pas communiste ; 2) que le gouvernement fédéral n'est pas considéré comme un employeur ; les fonctionnaires fédéraux n'ont pas le droit de faire grève.

Les communistes

Au moment de l'essor brutal provoqué par la syndicalisation en masse des ouvriers industriels les militants disciplinés du parti communiste furent des organisateurs modèles. On ne se souciait alors que d'efficacité à brève échéance en acceptant le risque d'un noyautage inévitable, d'autant plus que les intérêts immédiats étaient les mêmes.

Les premières dissensions apparurent dès le début des hostilités en Europe. Le gouvernement et les syndicats commencèrent à se mettre d'accord sur une politique de production permettant d'aider les gouvernements anglais et français, les communistes combattirent cette position et firent propagande pour la non-intervention. Dès l'attaque allemande contre l'URSS en juin 1941 ils prirent un virage à 180 degrés pour devenir tout de suite partisans de la production de guerre à outrance et de sacrifier des revendications de travail ou de salaire, dénonçant comme traîtres à la classe ouvrière ceux qui bien que favorables à l'effort de guerre, refusaient d'y sacrifier tous les droits déjà acquis. Nous aussi avons vécu l'Opération « Retroussons nos manches » et n'avons pas oublié la campagne anti-grève menée en 1946 par le P.C., ses ministres et ses « syndicalistes ».

Le virage dans l'autre sens eut lieu, bien entendu, lorsque après avoir battu Hitler et « assuré le triomphe de la liberté » Joseph et Uncle Sam en étaient à leur mariage d'intérêt. Les syndicats américains soutenant l'Oncle Sam et voulaient continuer à le soutenir. Aussi, pour ne pas prêter le flanc aux attaques des « bons Américains, et dans la ferme intention de rester « bon Américain », le CIO fut dans l'obligation d'exclure toutes ses fédérations dominées par des membres et des sympathisants du P.C. Cela représente tout de même près d'un adhérent sur six, et onze fédérations sur une quarantaine. Aussitôt, avec plus ou moins de succès, on reforma à l'intérieur du CIO une fédération parallèle, dont les dirigeants étaient personnels chargés de détruire sa rivale pestiférée. Mais onze fédérations groupant 875.000 adhérents lors de leur exclusion quatre subsistent encore : « American Communications Association » avec moins de 25.000 adhérents, « Longshoremen's and Warehousemen's Union » (docks de la côte du Pacifique) avec 68.000 adhérents, « Mine, Mill and Smelter Workers » (qui a sourd et vit) 50.000 adhérents, « Le Sel de la Terre » dont certains dirigeants syndicaux n'aiment pas beaucoup entendre parler, bien qu'il ne fasse aucune propagande communiste, et qui a été boycotté par les distributeurs sur l'ensemble du territoire des USA) avec 60.000 adhérents, « United Electrical Workers » avec environ 100.000 adhérents. Le dernier est peu à peu rognée par la dynamique « International Union of Electrical Workers (IUE) qui possède actuellement 350.000 adhérents et qui peut se vanter de victoire spectaculaire sur la compagnie Westinghouse qui a coûté un mort plus de cinq millions de grève du 16 octobre 55 au 20 mars 56) pour 50.000 travailleurs.

(A suivre)

(1) Voir « Le Monde Libertaire », numéros 44, 45, 46 et 47.

(2) En terme de jeu de cartes : « nouvelle donne ».

(3) Source : US Department of Labor, Bureau of Labor Statistics.

(4) Total = AFL plus CIO plus syndicats non affiliés.

(5) La perte d'effectif du CIO est due à l'expulsion des syndicats dominés par les communistes.

(6) Après 17 ans de scission l'AFL et le CIO ont fusionné en décembre 1955 et pris le nom d'AFL-CIO.

(7) Source : US Department of Labor, Bureau of Labor Statistics.

EFFECTIFS DES SYNDICATS (3)

Année	AFL .000	CIO .000	Total (4) .000	Pourcentage population active non agricole
1900	548	—	791	—
1910	1.562	—	2.116	—
1920	4.079	—	5.034	19,6 %
1930	2.961	—	3.632	12,0 %
1933	2.127	—	2.857	10,0 %
1937	2.861	2.718	7.218	23,5 %
1945	6.931	6.000	14.796	36,9 %
1954	10.900	5.185(5)	18.000	37,2 %
1956	16.000 (6)		18.500	35,7 %

LES GREVES (7)

Années	Nombre	Grévistes	Journées de grève	En pourcent du temps travaillé
Moyenne 1935-39	2.862	1.130.000	16.900.000	0,3 %
Période de guerre 5-12-41/14-8-45	14.371	6.744.000	36.300.000	
1946	4.985	4.600.000	116.000.000	1,4 %
1950	4.843	2.410.000	38.800.000	0,4 %
1955	4.320[a]	2.630.000	28.200.000	0,3 %

FLASHES SUR L'"AMERICAN WAY OF LIFE"

LE LIVRE DU MOIS

par Maurice Joyeux

JOURNAL D'UN OUVRIER (1956-1958) par Daniel MOTHE (Ed. de Minuit).

Les Editions de Minuit viennent de publier un mince ouvrage : 175 pages ! L'auteur? un ouvrier de chez Renault, Daniel Mothé que les militants révolutionnaires de la région parisienne connaissent bien et qui a été mêlé à toutes les luttes de ces dernières années. Ce « journal » englobe la période qui débute avec la guerre d'Algérie jusqu'à l'instauration de la Ve République en passant par le rappel des disponibles, l'affaire hongroise, le coup de main fasciste du 13 mai, le referendum, les soubresauts d'un mouvement ouvrier brisé, sans ressorts, pour échapper à l'étreinte qui se resserre autour de lui.

De l'atelier d'ajustage où il travaille, Daniel Mothé sent battre le pouls de l'immense agglomération. Il note les réflexions des ouvriers, dénonciations des prises de positions souvent contradictoires des différents syndicats séparés par leurs opinions politiques, se mêle aux assemblées tumultueuses, intervient dans les réunions de militants, enfin entouré de quelques amis il tente d'insuffler un peu de raison dans ce chaos, ici comme ailleurs les hommes de bonne volonté échoueront dans leur tentative pour sauver le monde du travail de la maladie de la politique. L'auteur beaufrois « ausculte le patient et son diagnostic est net ! Il faut repenser le syndicalisme, revoir l'organisation ouvrière et avant toute chose définir les données du problème que les ouvriers devront résoudre.

Rapide, comix, clair, ce récit excellent se lit comme un roman. Sans chercher l'effort littéraire, l'auteur attaint facilement l'art. Je n'en veux comme preuve que ce morceau de dialogue que je ne résuisit pas à vous communiquer.

« — Tu as vu, les Russes, comment ils les soignent les Hongrois? A la suitomesure ?

« — Tu as lu « l'Humanité » ce qu'elle en dit?

« — Oui mais aux ce sont des conneries. Il n'y a qu'un journal qui dit la vérité. Le mien.

« — Lequel ?

« — « Libération ».

« — Qu'est-ce qu'il dit ?

« — Il ne fait pas de commentaires. Il ne se mouille pas mais ça suffit, comprends ce qu'il veut dire.

Dialogue remarquable de justesse qui nous fait revivre les hommes de la métallurgie soudés à la chaîne. Le récit est de la même veine, les jugements sont sobres, volontiers dépouillés de la grandiloquence et du romantisme; la vision est réaliste. Elle atteint le lecteur de plein fouet.

« Le journal d'un ouvrier » de Daniel Mothé est en vérité un mince ouvrage comparé aux épais pensums que nous infligent les intellectuels distingués qui opèrent, aux alentours des « Deux Magots » mais il sera désormais impossible d'écrire l'Histoire de notre temps sans se référer à ces quelques pages lourdes d'une substance qu'on ne sert pas sur les guéridons des cafés-littéraires.

Ce livre, Ouvriers, c'est votre livre! Le répandre? Voilà encore un test sur votre comportement actuel qui mériterait d'y figurer. En tout cas, en le publiant, les « Editions de Minuit » jeune maison d'édition née du combat clandestin c'est placée dans la lignée des grands éditeurs chez qui Valles, Charles-Louis Philipes, Poulaille, et quelques autres trouvèrent tout naturellement refuge.

LE RETOUR ETERNEL ABSOLU, par Félix MICHAUD (Vuibert éd.).

Voici un ouvrage que je veux parler avec circonspection. L'auteur savant physicien y aborde des problèmes dont le profane ne peut saisir toutes les données et j'avoue que je n'entends pas « le retour éternel absolu » qui sert d'argument à cet ouvrage. Et pourtant je veux parler du livre! Pourquoi? Eh bien, si je n'ai pas assimilé la continuité de l'être dans le temps et son retour vous des formes astronomiques de cette vallée des larmes, j'ai été prodigieusement intéressé par les analyses pénétrantes de l'auteur qui pour appuyer sa thèse décortique le fatalisme, le spiritualisme, la morale, le déterminisme, la biologie, et maintes autres disciplines essentielles pour comprendre notre temps.

Et ne croyez pas que Félix Michaud use dans son propos de termes barbares, de formules inusitées, de phrases emberlificotées! Tout au contraire, son style est clair, simple, les images sont riches, l'écriture classique. C'est un ouvrage dont toutes les parties sont agréables à lire. Son explication de ce que les savants nomment « le voyageur de Lengevin » est claire, à la portée de toute intelligence quelque peu éveillée et pour ma part j'ai goûté ces démonstrations, qui sous sa plume, semblent l'évidence.

Et pourtant, toutes ces parties remarquables ne m'ont pas éclairé sur le tout que constitue ce que l'auteur appelle « Le retour éternel absolu ». La raison étant, certainement, à l'insuffisance de mes connaissances. Je souhaite que les vétérs soient plus solides, afin de vous permettre de goûter tout le sucre de cet intéressant ouvrage.

THEATRE

MAUVAISE SEMENCE

Paul Vandenberghe est l'auteur de nombreuses œuvres dramatiques dont « J'ai dix-sept ans » est celle qui monte le plus facilement aux lèvres.

Ecrites avec goût, bien construites et d'une psychologie aiguë, elles ne dépassaient pas cependant le niveau des pièces de boulevard.

Avec « Mauvaise semence », auquel un auteur grec, Mihalakeas, apporte sa collaboration, Paul Vandenberghe se hisse d'un degré.

De la tranche de vie, il s'élève à un drame humain qui déborde largement du cas particulier.

par Maurice LAISANT

Sans doute, les personnages d'une pièce ne sont constituant le point de départ et une salle comme le décor, mais ceux-là se meuvent d'autre d'autre et ceux-ci existent dans leur piété et leurs blasphèmes, dans leur stoïcisme et leurs passions. Ils nous révèlent avec tant d'intensité la tragédie humaine qui se déroule entre les quatre murs de cet enclos que l'immédiate qui lui sert de prétexte est bien vite dépassée.

L'action pourrait aussi autoritairement de cette se hausse d'un ton, grand dans sa simplicité, de cette « pièce » de Michaïlis, sans vaine recherche d'obscénité commerciale.

Quelques scènes seulement peut-être, du moins, demeurent possibles de certaines quotidienne, peut-être aussi entre le piece de boulevard et la tragédie, le milieu en même n'a-t-il pas pris un petit assez net.

C'est plus en cela que dans l'action même que l'œuvre présentée pourrait sembler manquer d'unité.

Je pense en effet, contrairement à certaines critiques, qu'elle est théâtralement fort bien construite, que l'intérêt ne faiblit pas et que, s'il y a plusieurs rebondissements, ils s'enchaînent logiquement et sont une progression qui va jusqu'au tomber de rideau final.

L'interprétation est bonne, tant au Sérieux de la moyenne de ce qui nous est proposé le plus souvent, et certaine artiste y joue de tout premier ordre.

Je pense en certaine cela à Toni Taffin dans le rôle dominique de Dusa, personnage presque malheureusement par l'ascrole que lui a donné l'absence.

Mème malade, même diminuée il apparaît dans la vérité de sa présence au nature farouche et violente qui est peut-être celle de la nature même dont ce fils de berger est encore si près.

Sans effort, sans composition, pour la seule sincérité au personnage qu'il incarne, Toni Taffin peut aller jusqu'à l'excès sans être jamais excessif.

Je songe aussi à cette figure extraordinaire de vie que nous donne Jacqueline Kerjean dans le personnage d'une vieille servante !

Peut-on jouer plus simplement? Derrière eux, Reybats incarne comme une réplique à Costa, le personnage de Michaïlis, si frémissant de sensibilité et de vie intérieure.

Marie Valsamaki assure la lourde charge de jouer présenter Marion, la mère despotique. Elle le fait peut-être plus vocalement qu'intensément, et ses éclats de voix et le désir qu'elle leur donne ne nous permettent pas toujours d'en saisir le texte.

Je tenai également quelques réserves sur Nathalie Nattier dans le rôle de Sophie.

S'il est fort honnêtement tenu, il y a cependant trop de larmes, trop de tremolos, notamment dans cet admirable troisième acte, mais cela est en partie imputable à la mise en scène.

Gaston Fluquet, dans le rôle d'un ménager, y est d'une étonnante vérité, de chacune de ses entrées en scène, on sent l'odeur de la paille.

Composition fort remarquée de Daniel Brémont dans le rôle du docteur.

Enfin, le petit Michel Hemery apporte sur le plateau toute la fraîcheur de jeunesse.

En résumé, une pièce mieux que calculée et qui devrait faire un succès.

Peut-elle une carrière ?

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

ANCIENS ET MODERNES

La querelle des anciens et des modernes remonte à l'origine des êtres et des choses, aux impressions que ressentent les hommes à leur contact et qu'ils se sont empressé de transcrire par l'image, par le son ou par l'écriture afin d'en conserver un souvenir durable. La fidélité aux formes semble chez les premiers artistes précéder le symbole, mais très rapidement la technique puis la fantaisie retirent au dessin, au son, au signe son caractère purement utilitaire. La parole devient poésie, le mouvement danse, la reproduction de l'objet, peinture, l'ensemble des signes, mots, phrases puis littérature. L'art est né et avec lui la dispute qui dressera jusqu'à la fin des temps les anciens défenseurs de l'école consacrée par le temps aux modernes créateurs d'esthétiques nouvelles, les maîtres gardiens de la tradition aux iconoclastes brisseurs d'images. Querelle qui oppose la maturité à la jeunesse, les personnages nantis aux jeunes loups ! L'affaire n'est pas si simple !

Le jugement est d'abord comportement individuel, mais ce jugement individuel se détermine par référence à des connaissances que les hommes possèdent collectivement à des degrés divers suivant les classes sociales auxquelles ils appartiennent (il est bien évident que nous entendons en général, les exceptions confirmant cette règle). Ainsi dans cette querelle des anciens et des modernes, voit-on les intellectuels, les classes les plus favorisées de la nation soutenir les innovations les plus audacieuses, les plus discutables, les plus « révolutionnaires », la bourgeoisie comme le monde du travail se contentant de chanter les œuvres et les personnages qui ont réussi à trouver une place entre les feuillets bien encombrés du petit Larousse. L'ouvrier s'esclafe devant telle toile de Picasso, le commis de sous-préfecture trouve nulle raison aux vers d'où la rime est absente et pour le bourgeois Céline, Miller et quelques autres font figure de monstres. Snobisme, appétit matériel, impuissance, clament les uns auxquels les autres répondent inculture, paresse intellectuelle, gâtisme. A vrai dire s'il y a du vrai dans ces reproches échangés par les uns et par les autres il existe une raison plus profonde pour justifier le choix. En général, je dis bien en général, l'intérêt pour les arts s'est arrêté chez les tenants de l'art classique peu après leur adolescence et leur jugement vit sur l'acquis sans l'indispensable renouvellement et cela pour des raisons purement économiques, la « conquête du pain » ne leur laissant que peu de loisir pour la gymnastique cérébrale. Pour les autres, les intellectuels par profession, la grande bourgeoisie très souvent par snobisme je vous l'accorde mais également par curiosité, trouve dans cette gymnastique un aliment à leur avidité de l'esthétique.

Dans cette dispute, et cela reste un de mes plus grands étonnements, des amis, imprégnés de notre philosophie et dont la culture est loin d'être négligeable sont les plus fermes tenants de l'expression classique sous toutes ses formes. A mon grand étonnement je le répète — Expliquons-nous :

Certes, je l'ai écrit plus haut, le jugement devant l'œuvre d'art est chose individuelle. La valeur d'un ouvrage est fonction du plaisir qu'on ressent à le lire. On accroche un tableau et non des millions au mur de la salle à manger. Le rythme correspond à l'oreille et au système nerveux de celui qui l'écoute. Pour ma part, j'aime les Mémoires de Retz, Van Gogh en dépeintre préféré, et je pense intouchable ce monument de notre langue qu'est une pièce de Racine. Ce sont là des manifestations de ma personnalité. Mais en revanche j'ai horreur du ton que prennent certains Mémoires actuels qui s'inspirent lâchement de celui du Grand Siècle ! Tous les sous Van Gogh qui circulent à travers les galeries me donnent les mêmes nausées que l'imagerie de saint Sulpice. Les vers de douze pieds dont les rimes sont choisies par nos auteurs après une étude consciencieuse du dictionnaire me donnent dans ma tête le même bourdonnement désagréable que celui de la « savoyarde » à l'heure de l'Angélus. Et en revanche toute expression nouvelle de la sensibilité devant l'objet ou le rêve m'intéresse, me paraît logique, essentielle, non pas par sa valeur formelle qui relève du jugement personnel de chacun, mais par son existence même et par le problème qu'elle pose.

Comme toutes les autres manifestations de l'activité dans le cosmos, l'art est d'abord mouvement et à côté du chacun personnel, indépendant du genre et de l'époque, c'est l'expression moderne de l'art qui doit retenir toute l'attention des groupes humains qui se veulent vivants et avant tout révolutionnaires. Non que l'art moderne soit forcément un révolutionnaire, non que le sujet ou l'absence de sujet portent des ferments révolutionnaires, mais simplement parce que la recherche d'une nouvelle esthétique crée une insurrection de l'esprit contre les valeurs consacrées qui assurent à l'homme en état d'insurrection sociale un équilibre parfait. Insurrection nécessaire, quelles que soient les formes de l'esthétique créée pour remplacer le classicisme.

Ainsi, l'art abstrait qui au début du siècle a joué ce rôle, a pénétré dans les musées, est devenu un art officiel. Il encombre la scène après avoir accompli son rôle historique qui était de balayer les miasmes qui patinaient les cerveaux et aussi hideux que puissent paraître les réactions de la période Buffet-Sagan-Bardot (et pour ma part je la trouve hideuse), elle me paraît salutaire et condonne comme les les autres périodes qui l'ont précédée l'avenir de l'intelligence créatrice dans l'expression artistique. On peut d'ailleurs constater que, comme pour les sciences dites exactes, les valeurs consacrées par les académies ne sont que des valeurs relatives, conventionnelles qui servent à mesurer les espaces entre les différentes filsciplines sans prétendre à une rigueur formelle et qui laisseront la place, chaque fois que des expériences multiples auxquelles se livre l'homme lui en feront découvrir de nouvelles.

Pour bien saisir l'importance de l'art moderne, il faut écarter l'aspect particulier que l'on se fait de la beauté et ne voir dans les essais tentés par une jeune peintre ou jeune littérature que la nécessaire germination de l'expression artistique condamnée pour se continuer à enfanter chaque instant dans la douleur.

Dans l'immensité des choses nous sommes un instant et le temps, cet expert prodigieux fera le tri entre les peintres, les poètes, les musiciens, les écrivains de notre époque et proposera aux générations qui nous suivront un choix où elles trouveront matière à satisfaire leur goût particulier. Nos modernes seront alors devenus des anciens à l'assaut desquels une partie restée vivante de l'art s'élancera avec insolence et allégresse.

A ces jacqueries intellectuelles indispensables si l'on veut conserver l'art vivant, je souhaite la présence des anarchistes car comme ailleurs ces sont eux qui peuvent protéger la part de l'homme dans le tumulte collectif.

Maurice JOYEUX

COLETTE RENARD

c'est la Butte; c'est Montmartre; pas une Butte habillée en fêtard, mais une Butte qui a senti le pavé mouillé ; une Butte dont les refrains caressent les chemins caillouteux, escaladent les marches avec je ne sais quoi de gouaille populaire et gavroche, de vive sensibilité et d'esprit, où la poésie de rue s'installe et nous capte.

COLETTE RENARD

une grande chanteuse au-delà d'une vedette. Elle sera au Moulin de la Galette bien chez elle.

VENDREDI 13 MARS

à la grande joie de tous les Monimartrois et de tous ceux qui apprécient son grand talent.

S. C.

LE « CANARD » DAME JUSTICE ET LE SQUALE

Il faut ce qu'il faut! Le 2.000^e^ numéro du « Canard Enchaîné » ne pouvait pas paraître sans marquer de son originalité ses millénaires prestigieux! Voilà qui est fait « Le Canard » journal humoristique, et donc par définition à l'abri de tels avatars, sinon par les lois et décrets, tout au moins par le bon sens, le « Canard Enchaîné » est poursuivi pour diffamation ! Traits de génie de sa rédaction me direz-vous? N'exagérons rien et convenons que tomber sur un imbécile de la classe du Sérigny d'Alger est surtout un coup de pot!

Nous, on espère que le procès se déroulera à Paris. De façon à pouvoir, à l'audience, appuyer le « diffamé » de notre chaude sympathie, d'autant plus que lorsque l'affaire viendra, au printemps, les tomates Mollet, spécialité Algérienne, seront d'un prix abordable.

En attendant ces instants exaltants, abordons le virage pour le 2.001^e^ « Canard » en levant à sa santé un verre rouge comme ses convictions.

M. J.

Pour de multiples raisons, les anarchistes, la plupart des anarchistes sont brouillés avec la poésie; la poésie moderne, dirons-tu; mais ne pas comprendre la poésie de son temps, c'est ne pas comprendre la poésie tout court, ou au mieux la réduire à une forme passagère qui, sauf cas très exceptionnel, ne donne tout ce qu'elle pouvait donner. Ce que je dis là vaut d'ailleurs pour l'art en général: les révolutionnaires sont presque toujours réactionnaires en art. Ce qui provient d'une conception trop étroite de la révolution, mais plus directement des conditions de vie et de lutte qui contraignent le militant à ne voir que l'efficacité immédiate, technique, à réduire la pensée par définition logique qui explique, organise, prévoit et commande.

Tout autre est la parole en poésie : par l'image et le rythme, par les répercussions profondes qu'éveille tel mot ou tel assemblage de mots, elle traduit les rencontres directes de l'homme avec la réalité, sa soif d'une vie plus entière et plus vraie, sa joie d'avoir un accès à quelque unité, quelque ordre de l'existence. La poésie est d'abord accord et chant. Et comme tout ce qui permet à l'homme de mieux s'exprimer et mieux se comprendre, elle est révolutionnaire par elle-même. Elle manifeste la liberté et la puissance créatrice de l'esprit, son perpétuel refus de tout ce qui le limite et le fige. Et si elle est accord, c'est tout d'abord accord entre les hommes. C'est ce que ne cesse de proclamer et d'illustrer à la Tour de Feu, qu'animée à Jarnac (Charente), notre ami Pierre Boujut, J'en ai déjà parlé ici même, à propos de son « Salut à la Tempête », mise en garde et protestation contre les « inconséquences de la science », tout particulièrement de la science atomique. Quelques autres titres de livraison donneront les principaux thèmes des poésies de la Tour : « Silence à la Violence » (contre les bellicismes démesurés en armes), « Contre l'esprit de catastrophe », « Droit de survivre », « Alliance des villages » (Paris n'existe pas), « Révolution de l'Infiguré » (Peinture et poésie).

Les voies qui rayonnent de la Tour ne sont pas sans embûches. On pourrait aimer la conception que nous amis se font de la poésie en rappelant quelqu'un qui leur est cher, René-Guy Cadou ; il s'agit de profiter à fond de la libération et de la refécondation de la poésie par les surréalistes, en évitant en même temps tout ésotérisme pour retrouver un chant simple qui puisse trouver accueil chez n'importe qui, pourvu qu'il ait des oreilles pour entendre. Restriction importante, bien entendu. Et cette simplicité est parfois tortueuse, puisque la facilité est au bas de sa pente, et certains poèmes de la revue échappent difficilement au bavardage. Le choix des thèmes présente lui aussi des dangers, quelque nécessaires qu'ils soient, et fort susceptibles d'être traités en poésie sans que celle-ci s'y fausse : les bons sentiments, plus d'une fois, prennent le pas sur l'art et le chant. Dans ce dernier numéro, « Chanson de la Pluie » du chacun, qui respire et sait respirer, qui aime véritablement la vie. Son sens de l'amitié aussi est précieux, et j'aime surtout cette conviction qui se fait jour en plusieurs endroits de « Chanson de la plus haute », que nous sommes en un temps de Passage, qu'une transmutation de l'homme est prépare. La est le secret de la Tempête.

Parmi les textes à signaler particulièrement, un texte de présentation d'Edmond Humeau. « L'aire de notre être » et ses « Neuf chants du crévé-temps », « Qu'elle était noire ma Légende », d'Adrian Miatles, qui se fait pas manquer l'héroïque chronique poétique.

×

Qui se scandalisera le plus du voisinage, nos amis charentais et leurs villageois alliés ou les très urbains situationnistes? Peu de relations possibles de la « Tour de Feu » à l' « Internationale Situationniste » (1), mais nous ne connaissons pas grès, quelque nécessaires qu'ils soient, et fort susceptibles d'être traités en poésie sans que celle-ci s'y fausse : les bons sentiments, plus d'une fois, prennent le pas sur l'art et le chant. Dans ce dernier numéro, « Chanson de la Pluie » du chacun, qui respire et sait respirer, qui aime véritablement la vie. Son sens de l'amitié aussi est précieux, et j'aime surtout cette conviction qui se fait jour en plusieurs endroits de « Chanson de la plus haute », que nous sommes en un temps de Passage, qu'une transmutation de l'homme est prépare. La est le secret de la Tempête.

Parmi les textes à signaler particulièrement, un texte de présentation d'Edmond Humeau. « L'aire de notre être » et ses « Neuf chants du crévé-temps », « Qu'elle était noire ma Légende », d'Adrian Miatles, qui se fait pas manquer l'héroïque chronique poétique.

×

Qui se scandalisera le plus du voisinage, nos amis charentais et leurs villageois alliés ou les très urbains situationnistes? Peu de relations possibles de la « Tour de Feu » à l' « Internationale Situationniste » (1), mais nous ne connaissons pas

(1) 32, rue de la Montagne-Sainte-Genevieve, Paris (5e).

Messieurs, l'Empereur !

Le bruit court avec persistance que le nouveau billet de mille, baptisé franc lourd, portera plus l'effigie de suète du cardinal de Richelieu, mais celle du « grand homme » par excellence. Il s'agit évidemment de cet empereur qui, Français d'adoption et couronné par le Pape, régna sur l'Europe, et dont l'héritier spirituel est le chef de notre pays.

— Charlemagne ?

— Non, vous n'y êtes pas : Napoléon !

...Sondage de l'opinion ou décision déjà prise en haut lieu ? En tout cas, l'homme de Brumaire est à l'ordre du jour, et son intervention comme patron de la nouvelle monnaie aurait été proposée avec insistance par le groupe corse de la chambre des députés — un groupe qui, avec le nouveau règlement, n'a pas d'existence légale, pas plus d'ailleurs que le groupe algérien, mais qui n'en compte pas moins vingt députés adroitement répartis dans toutes les formations politiques susceptibles de constituer la formation d'une majorité. Entre l'Arabe et les Corses, dit le proverbe, il ne faut pas mettre le doigt...

Du coup, voilà Victor Hugo — déjà si « misérable » avec sa tronche bleue et verte — en passe de devenir le moitié d'un Bonaparte — lui qui écrivit « Napoléon-le-petit » et « Les Châtiments ».

Et dire que, dès la classe enfantine, à la récréation, j'ai chanté et dansé avec tous les gosses de mon village :

« Napoléon est mort à Sainte-Hélène !

A Sainte-Hélène est mort Napoléon ! »

On était même si républicain, à cette époque-là, dans les campagnes du Nord de la Picardie que l'on avait bien soin de prononcer « Napoléron ». Il y avait aussi :

« Napoléon disait à Joséphine :

Montre-moi ton salon, j'te fais voir ma cuisine ! »

Et l'imagination gauloise n'a cesse de broder, sur ce thème, des litanies :

« Amène ton wagon que j'accroche ma machine ! »

« Je te pret' mon savon, prête-moi ta bassine ! »

« Offre-moi ton poisson, je t'offre ma sardine ! »

Ou plus jolimen't :

« Fais-moi voir ton vison, j'te fais voir ma zib'line ! »

Car ce qui semble avoir fasciné le Thierachois ou son voisin l'Ardennais, ce n'est pas tant le soleil d'Austerlitz que Napoléon intime, avec ses affaires de famille élevées à la hauteur de la politique mondiale. Or, la plus saine tradition bonapartiste semble lui donner raison.

par André PRUNIER

Tout est sublime dans les propos d'un gaillard qui fit tuer des millions d'hommes — même les pires calinotades. Dans le « Mémorial » de Las Cases, Napoléron, très surveillé, pose pour la propagande et la postérite. Le portrait, minutieusement retouché, est celui du tyran philosophe, du libéral rassembleur des Français, ami de la Paix, doux aux humbles comme un Jésus et raisonnable comme Socrate en personne. On dirait qu'il fait déjà la tournée électorale de son coquin de neveu.

Mais voilà que paraissent, enfin transcrites en clair, les notes beaucoup moins appétées du General Bertrand : dès vant lui le petit caporal se déboutonnait parfois, et le Figaro littéraire du 24-1-1959 nous donne la primeur de quelques pages assez curieuses sur le thème : « Les sept fautes que j'ai commises ».

La principale paraît être de n'avoir pas assez marié de demoiselles de sa parentèle et de son entourage, quand il en était encore temps : « J'aurais pu placer quelques-unes de ces jeunes personnes, les établir légitimement dans toutes les familles d'Europe avec des primes dotales... » Et plus loin : « Dans tous les temps, les nobles ont recherché la fortune : laïdes, juives, ou de la dernière classe, peu importe si on est riche. Il fallait donc que j'enrichisse les miens. En général, je ne les ai pas assez favorisés. »

Dans le même ordre d'idées, l'échec de sa politique continentale est due à son obstination à humilier la famille de Prusse, alors qu'il aurait pu doter une jeune française adoptée par lui, pour la marier au prince de la couronne prussienne ainsi que le lui proposait M. de Hardenberg — ce qui eût tout arrangé !

Le mariage avec Marie-Louise ne fut pas simplement de raison. Il a laissé au « bandit Corse » le meilleur des souvenirs, et particulièrement la nuit des noces où l'archiduchesse d'Autriche habituait naïvement : « encore ! » « Elle ne menlait jamais. Elle ne m'a jamais donné de chancres. C'était la nature-même... Jamais elle ne voulait lire de romans. Je n'ai pas pu lui en faire lire, bien que je l'eusse désiré ». Agréchante, rougissante et ingénuement voluptueuse, telle était la rivale de Joséphine : une affaire !

Par contre, l'Empereur regrette d'avoir marié sa sœur Caroline à Murat, un palefrenier sans délicatesse qui la sabrait brutalement dix fois par nuit. Et il en conclut qu'une tête royale a seule le droit de sacrifier les membres qui lui tiennent de près, à la raison d'Etat (laquelle se confond pour lui avec les intérêts familiaux des Bonaparte).

Nous nous doutions bien un peu de cela : Napoléon fut un homme à qui la politique, la guerre et le pouvoir furent de simples moyens pour réaliser un rêve enfantin : épater sa mère, lactitia Ramolino, qui le considera jusqu'au bout comme un fruit sec.

L'ÉCOLE PRIMAIRE

Voulant aborder une série d'articles sur l'école, la jeunesse, l'éducation... 1959, presque malgré moi je me sens condamné à remonter l'Histoire : ce qu'on devrait tous faire pour mieux connaître et comprendre les événements et le climat social qui attend la fin de nos jours et prépare celui dans lequel vivront nos enfants. Il y a d'abord des bruits, des « on dit » qui tendent à faire croire que les problèmes scolaires sont secondaires. Tous les penseurs, tous les dictateurs, tous les marchands de pouvoir en donnent un démenti éclatant. Cette lutte même autour de l'école laïque « école confessionnelle, si âpre depuis 1945, en est un autre. J'aurai l'occasion de revenir sur ce problème capital de l'information des cervelles pour une société heureuse.

Dans les sociétés anciennes, elle était sûrement la préoccupation dominante. Les militaires de Sparte ont sauvé l'honneur de la ville de Socrate, chez les Athéniens, avait une méthode d'interrogation sûrement efficace puisqu'il fallut la ciguë pour la neutraliser. Les fiers Romains se mettrent à genoux devant le vainqueur n'est pas forcément supérieur. Les Gaulois, si brillants en bataille, ne choisissaient avaient eux aussi des écoles tenues par les druides. Il n'y a qu'à voir leur dessin de chêne avec des chaînes partant de sa bouche, à connaître la trempe et la noblesse d'un Vercingétorix pour apprécier la qualité de formation des hommes que les druides enseignaient.

Puis, après l'invasion des Germains, petit à petit viennent les écoles autour des monastères. La, on trie pour son avantage. Le seigneur même fait fi du savoir. C'est alors que l'église atteint son apogée dans l'expression abominable de son appellation prétentieuse : catholique « de haut en bas, entière ».

Ces profondes ruptures spirituelles que notre civilisation va chercher dans les temps obscurs du Moyen Age dépassent en conséquences les simples problèmes scolaires. Le fond celte du peuple, intelligent, bavard, mystique, abstrait et passionné, déjà dans sa religion, enrichira profondément le caractère humain et spirituel du christianisme. Le désintéressement, le dévouement, la sensibilité d'un peuple indépendant et rouspéteur feront fleurir chez nous des types admirables

par Louis BERTHIER

et très proches les uns des autres: martyrs, saints, chefs de croisades, chefs de révoltes. De Vercingétorix à Jeanne d'Arc et Guillaume Tell, du chef des Croquins de Saint-Vincent de Paul à Robespierre et à Jaurès, on retrouve la même flamme qui paraît dans le mot de la devise républicaine : « fraternité ».

Longtemps l'école reste un catéchisme à peine agrandi, basé sur la mémoire et où il ne fait pas bon contredire le catéchiste. Abélard paie cher de n'avoir pas l'esprit fait comme tout le monde. La Scolastique reste la méthode absolue et en 1330 il faut toute l'autorité de François 1er pour fonder le Collège de France où l'enseignement est confié à des laïcs. L'imprimerie favorise énormément le développement de la culture.

Une première apparition de la pensée « moderne » moderne, nait dans Montaigne qui demande des têtes « bien faites », dans Rabelais (Gargantua) le chacun de son temps, dans Léonard de Vinci qui devine presque les « Sciences positives ».

La Ire République ne peut réaliser son programme scolaire neutralisant pour Danton ; la culture et la guerre sont inconciliables. Napoléon ne pense qu'à ses officiers et ses fonctionnaires avec ses lycées.

En 1833, Guizot veut une école par commune. En 1880, la fameuse loi Falloux laisse les mains libres aux catholiques : un soutien en politique ça se paie !... Vers 1880 on commence à penser aux filles. La douloureuse Commune, si mêlée pourtant, se soucie de l'enseignement laïc. Et c'est pour asseoir profondément la République dans ses racines populaires qu'en 1882 Jules Ferry organise l'enseignement public, gratuit, obligatoire, laïc. Depuis, il n'est passé aucun pas dans ce chemin...